

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsqu'il a été possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

074

A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

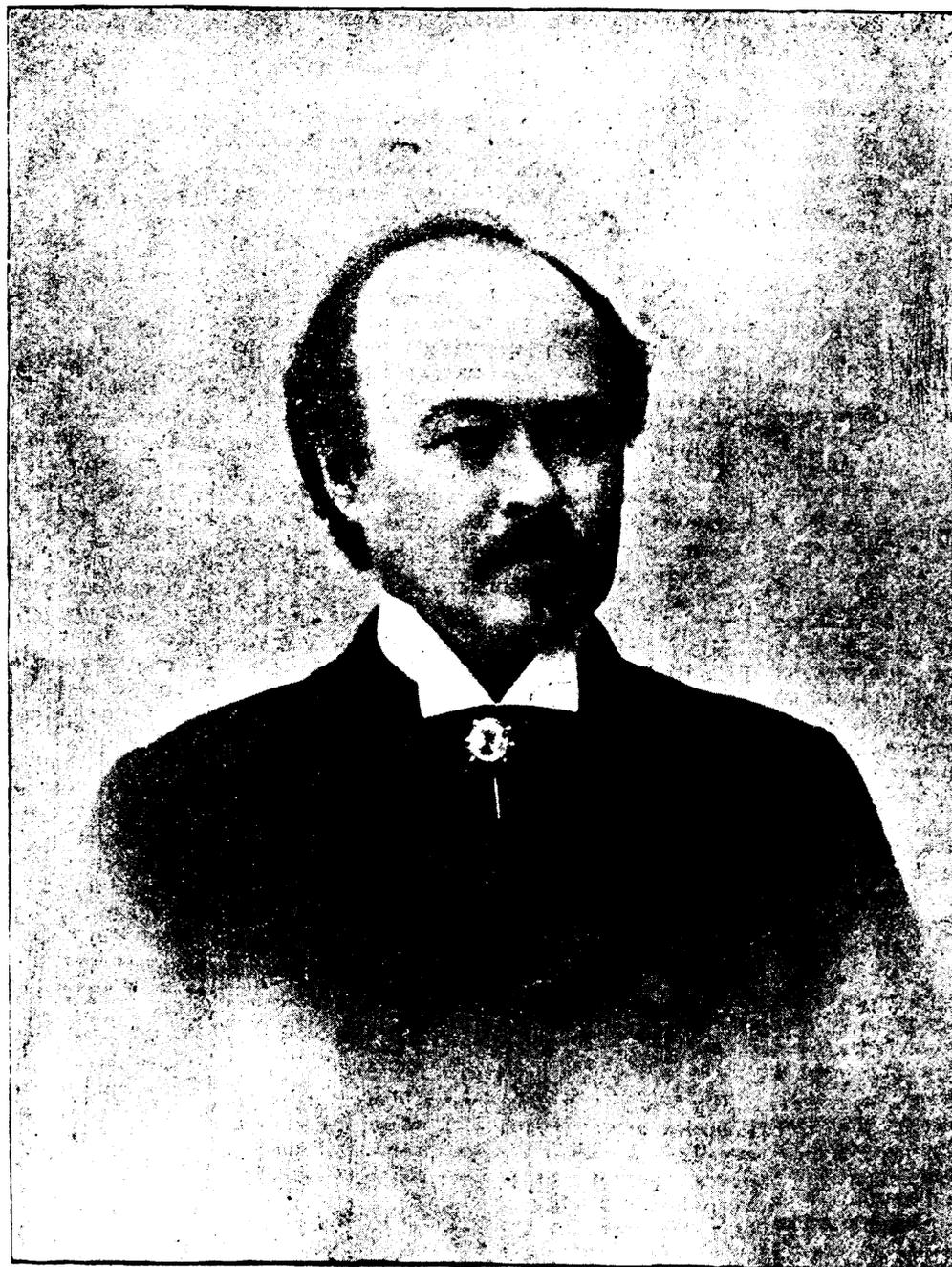
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 354.—SAMEDI, 14 FEVRIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



C.-A. DANSEREAU

SURINTENDANT DE L'HOTEL DES POSTES A MONTRÉAL

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 FEVRIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Nos hommes de lettres, par Chs.-A. Gauvreau. — M. F.-X. Prieur, par P. Colonnier. — Fantaisie de Carnaval, par Benjamin. — M. Calixa Lavallée, par J. B. — Notes historiques. — Biographie : C.-A. Dansereau, par Charles Durand. — Histoire et bouquins, par E.-Z. Massicotte. — Légendes et traditions, par V. Pilgrim. — Chanson sans musique : La vie des champs, par Eug. Renault. — Liste des numéros gagnants. — Coup de billard, par Vignaux. — Poésie : Le soupir des morts, par Marie-Louise. — La dernière lettre, par Z. — La capture d'une maîtresse d'école. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Portraits : M. C.-A. Dansereau, surintendant de l'hôtel des Postes, à Montréal. — M. F.-X. Prieur. — Québec : Vue de la porte Kent. — Portrait de M. Calixa Lavallée. — Musique : Scherzetto, pour piano.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS HOMMES DE LETTRES



Le bruit de la politique n'atteint pas jusqu'au royaume des arts et des lettres, et c'est là un bienfait dont on ne saurait trop se féliciter ; car du jour où les mesquines considérations de parti politique se feront jour dans cette enceinte paisible où trône la littérature, nous pourrions dire adieu à cette fraternité si belle qui fait que tous les écrivains sont d'une même famille.

Voyons, je voulais parler littérature et me voilà dans la politique ; il faut avouer qu'il y a de quoi mêler un peu les deux, en ce sens que la politique nous assiège, elle est dans l'air ambiant, et que la littérature va son train quand même.

Par littérature, j'entends parler des ouvrages signés d'auteurs connus, qui sont sur le point de paraître. Aussi ai-je cru intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en leur donnant pour ainsi dire la primeur des nouveaux volumes près de paraître en librairie.

On annonce, comme devant être publié incessamment, un travail historique de longue haleine, par le Dr N. E. Dionne, de Québec, l'auteur bien connu et bien apprécié de *La vie de Jacques Cartier*, et d'une foule d'autres œuvres historiques de non moins de valeur. Cet ouvrage portera pour titre : *La Nouvelle-France*, renfermant la période de notre histoire de Jacques Cartier à Champlain (1540 à 1603).

C'est une période encore peu connue de l'histoire du pays, que Garneau et Ferland n'ont traité que pour ainsi dire en passant, et où il y a beaucoup à dire sur les navigateurs français du XVII^e

siècle, les pêcheries de Terre-Neuve, et du golfe St-Laurent.

Nul doute que la plume exercée de notre ami, le Dr Dionne, rende agréable, facile et très instructive cette partie de nos annales, que l'on peut appeler, comme il le dit si bien dans une de ces lettres, l'histoire ancienne du Canada.

* *

Le prêtre éminent, qui fait la gloire du collège de Joliette et l'honneur du clergé et du nom canadien français, ne se contente pas de publier *L'Étudiant*, *La Famille* et *Le Couvent*, veut encore mettre en librairie un volume intitulé, je crois, *La littérature en 1890*.

Ce sera un régal littéraire, ou bien je ne connais pas le style châtié, la diction facile et le genre classique de monsieur l'abbé Baillargé. Tous ses écrits sont marqués au coin de l'érudition, et d'un style très simple, très alerte, très naturel.

* *

L'historien de Lévis, M. Jos. Edmond Roy, ne veut pas, lui non plus, rester en arrière. Il est dans le courant et il y est si chanceux, qu'il ferait bien mal d'en sortir. Après son *Au royaume du Saguenay*, voilà qu'il est sur le point de nous donner une *Histoire de Louisbourg*, qui devra avoir toutes les qualités prime sautières des productions antérieures du jeune et brillant historien, qui a nom Jos. Ed. Roy. Nous avons droit d'être fiers de la somme de travail accomplie par les jeunes de la génération actuelle.

* *

Que dire maintenant de Laure Conan, qui n'ait pas été dit ? Ce que nous aurions à formuler, ce sont des reproches pour avoir gardé si longtemps le silence. Il est vrai qu'au travail sérieux et assidu il faut le temps, et quand on saura que mademoiselle Angers va faire imprimer un roman historique dont l'action se passe au temps du Père Garnier, on ne lui en voudra pas trop de nous avoir fait languir. Nous reprendrons en jouissances intellectuelles à la lecture de son livre ce que nous avons perdu par le temps écoulé depuis son dernier travail.

* *

Monsieur l'abbé Baillargeon, l'ancien curé des Trois-Rivières, aujourd'hui retiré du ministère au village de Princeville, est à mettre la dernière main à une *Histoire de la paroisse de Stanfold*.

* *

Le poète si gentil d'Iberville, M. Léon Lorrain, dont les *Fleurs poétiques* viennent de remporter un si beau succès, est à écrire, voire même à corriger les épreuves d'une étude très élaborée sur le Notariat, et qui devra servir de préface au *Formulaire du Notaire* qu'un autre écrivain châtié, un poète émérite, l'hon. M. Marchand, est à mettre sous presse.

* *

Il y a aussi une *Histoire des Trois-Pistoles* qui s'imprime aux ateliers de J.-E. Mercier, de Lévis, et celle de *La Rivière-du-Loup*, par J.-B. Dumond, devra paraître sous peu, en collaboration avec votre humble serviteur.

* *

Que dire aussi du *Glaneur*, qui vient de publier si vaillamment sa quatrième livraison ? On croyait bien qu'il ne prendrait pas racine dans notre sol ; on devra comprendre qu'on c'est trompé. Tant que le *Glaneur* aura à sa tête des jeunes comme MM. P.-G. Roy, E.-Z. Massicotte, Bédard, Frid Olin, Aubé, Chevrier, Gendron, et autres, on pourra être sûr qu'il vivra longtemps pour l'honneur des jeunes et le plus grand bien de notre littérature.

CHS.-A. GAUVREAU.

CHANSON SANS MUSIQUE

LA VIE DES CHAMPS

Adieu, chaumière paternelle !
Adieu, mes rêves de bonheur !
En ville le destin m'appelle ;
Mais aux champs je laisse mon cœur.

Un sentiment inné
Me dit au fond du cœur
Que je suis destiné
À être laboureur.

On est heureux à la campagne,
On y respire librement.
Des champs la joie est la compagne,
On n'y rit jamais forcément.

De grand matin pour la moisson
On part la fourche sous le bras ;
Le soir gaiement à la maison
On s'en revient à petits pas.

Le paisible cultivateur
De son petit champ est le roi ;
Lui seul peut dire à l'en pereur :
Je suis Majesté chez moi.

Ses sujets sont ses bestiaux ;
Sa famille forme sa cour.
Il tient ses États généraux
Pendant dix heures chaque jour.

Eug. Renault

M. F.-X. PRIEUR

Nous publions cette semaine le portrait de M. F.-X. Prieur, l'un des derniers survivants des patriotes de 1837-38. Il faut lire les *Notes d'un condamné politique*, écrites par lui-même, pour se rendre compte des grandes luttes qu'il a soutenues et des souffrances qu'il a endurées avec les siens pour la Liberté du pays.

M. Prieur est né le 8 mai 1814, à Saint-Polycarpe, où il était à la tête d'une florissante maison de commerce quand éclata la révolte. Il fut, dès les premiers temps, remarqué par sa bravoure et dirigea bientôt la lutte avec une grande énergie. Mais il dut céder, à Beauharnois, devant l'arrivée de troupes régulières qu'il ne put contenir avec ses patriotes mal armés et dépourvus de tout.

Bientôt il fut fait prisonnier, et le 24 janvier 1839, cet homme, dont le crime avait été de vouloir sauver les siens, fut condamné, avec douze de ses compagnons, à subir la peine infligée aux criminels ; cependant il fut épargné et vit sa sentence commuée en un exil à perpétuité. Le 23 septembre suivant, il fut embarqué à Québec avec huit de ses compagnons, sur le *Buffalo*, partant pour l'Australie. Nul ne connaîtra jamais les souffrances infinies et les traitements barbares qu'éprouvèrent ces malheureux pendant cette épouvantable traversée.

Enfin, après sept ans d'exil, il put revenir vers les siens et contempler encore une fois ces rives chéries du Canada pour lesquelles il avait vécu, pour lesquelles il avait voulu mourir ; Dieu sans doute avait voulu récompenser cet homme de cœur et lui faire oublier enfin les amertumes de son sacrifice.

Revenu au pays, M. Prieur se maria avec Mlle Neveu, qu'il avait connue pendant la guerre, alors que toute petite fille encore, elle allait porter elle-même des vivres aux malheureux patriotes traqués dans les bois comme des bêtes féroces.

En 1860, sir Geo. Cartier, dont M. Prieur était l'ami intime, lui offrit la charge de Préfet de l'École de Réforme, à l'Île-aux-Noix. Puis en 1870, il fut nommé directeur à Ottawa des Pénitenciers de la Puissance. En 1876, madame Prieur mourut, et lui-même vint s'établir à Montréal, où il s'est doucement éteint le 1^{er} février courant.

Il avait exprimé ce désir avant de mourir, que les fils de ses deux plus chers compagnons de chaînes, MM. Laberge et Lepailleur, fussent pré-

sents à ses funérailles et portassent les coins du poêle. Ce désir fut religieusement exécuté ; pensée touchante de cet homme de cœur qui voulut être accompagné dans sa dernière demeure par les fils de ceux qui avaient été sur le point de l'accompagner eux mêmes sur l'échaffaud.

Nous ne saurions trop conserver le souvenir de ces braves gens qui souffrirent ainsi pour le pays, car c'est pour chacun de nous qu'ils ont versé leur sang et leurs larmes, et si l'histoire conserve leurs noms dans son livre impérissable, il doit d'abord être gravé dans nos cœurs par la main d'une pieuse reconnaissance. M. Prieur fut un de ceux-là : richesse, tranquillité, parents, famille, il abandonna tout, il sacrifia tout sur l'autel de la Patrie pour se jeter dans une vie de luites incessantes de dangers, de souffrances et d'angoisses. Brave soldat et bon chrétien, il envisagea la mort sans pâlir car il savait que c'était elle qui lui ouvrirait enfin cette vie éternelle où l'on trouve le repos et la justice, où l'œil ne connaît point les larmes, où les départs sont inconnus !

Canadiens, groupons-nous donc autour de cette tombe qui vient de se reformer sur un de nos dévoués défenseurs, jurons lui un éternel souvenir et répétons ces paroles d'un grand poète :

Gloire à ceux-là que rien n'épouvante !
Quand le lâche meurt, il se croit puni,
Mais la mort du brave est un deuil qu'on chante,
Plantons sur sa tombe un rameau béni !

P. Cronnier

FANTAISIE DE CARNAVAL

AUX COLLABORATEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

C'est une paysanne qui vous arrive aujourd'hui, bien tremblante, je vous assure, à l'idée de se trouver en aussi brillante compagnie, et se faisant bien petite, bien humble, pour mériter votre indulgence à tous. Me la refuserez-vous ou regarderez-vous d'un œil sévère cette pauvre petite étoile nébuleuse qui apparaît ainsi tout à coup à la surface du MONDE ILLUSTRÉ, où vous brillez d'un si vif éclat... vous surtout, chroniqueur incomparable, Léon Ledieu, qui m'inspirez un enthousiasme qui n'a d'égale que mon admiration ! Votre style me charme, et ce dernier article au sujet du regretté Mgr Labelle m'a fait pleurer... de vraies larmes d'attendrissement ! De grâce, M. Ledieu, épargnez moi, car une de vos *finies* critiques me ferait vite rentrer dans l'ombre !!!...

Vous, Hermance, je vous aime, oh !... mais beaucoup !... et... si j'avouais que vous êtes cause de mon apparition soudaine au milieu de vous !... Votre dernière chronique et *l'Inconstance* de monsieur P... m'ont mis en tête une foule d'idées toutes plus originales les unes que les autres et de cette gracieuse idylle, à peine ébauchée entre vous, j'ai bâti tout un roman... quand vous n'en êtes encore qu'à la préface !... Un des chapitres a pour titre : *Intervention d'une inconnue* et... me voici !...

Aurai-je votre sympathie, Hermance ?

Peut-être... lorsque je vous dirai que je vis dans un village perdu au fond de sauvages montagnes, sans communications aucunes avec les *grands centres*... j'allais dire les *centres civilisés* ! Sans distractions, sans plaisirs, presque sans amis...

Et cela six longs mois durant... ces longs mois d'hiver dont rien ne vient rompre la désespérante monotonie.

Le carnaval est chose inconnue ici — pour ma part, cette escapade (j'appelle ainsi ma résolution d'écrire), cette escapade donc est la seule fantaisie que je me sois permise, — et... avouez que c'est bien là réellement une fantaisie de carnaval !...

Si vous y tenez, charmante Hermance, je vous ferai mon portrait, je vous dirai ma manière de vivre, je vous ferai une description de mes montagnes, de cette nature étrange, tourmentée, qui fait de notre pays un pays pittoresque entre tous.

Voulez-vous ? si oui, cette correspondance aura pour moi un grand charme, elle sera le rayon de soleil éclairant ma sombre vie.

Malheureusement, cette merveilleuse invention qu'on nomme "téléphone" n'existe pas dans nos parages... quel dommage, vraiment !... nous ferions si vite et si parfaitement connaissance, qu'en pensez-vous ?

Marie-Laure ! c'est une intime amie à moi ; pourtant, je suis persuadée qu'elle ne me reconnaîtra pas ici... Je l'en défie... elle ne me croit sûrement pas capable d'une telle hardiesse.

Chevrier ! oh ! celui là, je le passe sous silence et pour cause : le nombre de ses admiratrices est assez grand déjà... d'ailleurs, que lui importerait l'appréciation d'une pauvre petite montagnaise inconnue, lui qui, j'en suis sûre, ne tardera pas à *révaler* ses lecteurs d'une gentille poésie ayant pour titre : "La Parisienne".

Mais... voici que ma confusion devient extrême et je n'ose plus lever les yeux ! Je demande donc pardon à la ronde de mon intrusion, et je me sauve en réclamant de nouveau l'indulgence de tous. De vous, Hermance, j'attends un mot de bienvenue !

BENJAMINE.

CALIXA LAVALLÉE

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le portrait de notre artiste canadien, Calixa Lavallée, décédé il y a quinze jours. M. Lavallée a été enlevé à l'affection de sa famille et à l'estime de ses amis dans la force de l'âge. Quelques jours avant sa mort, M. Lavallée espérait vivre assez longtemps encore pour pouvoir terminer les œuvres auxquelles il travaillait avec ardeur depuis des années. Mais la Providence en avait disposé autrement ; l'illustre artiste n'eut pas la consolation de voir son œuvre terminée, tel que son cœur le souhaitait.

Il a montré jusqu'au dernier moment le courage et l'énergie qui l'ont caractérisé durant sa vie, puisque quelque temps avant sa mort il se rendit pour jouer à un concert qu'on donnait à son bénéfice : mais ses forces le trahirent. Après avoir exécuté un morceau, il fut pris de faiblesse et dut retourner chez lui. Depuis ce temps, M. Lavallée a toujours affaibli malgré les soins dont on l'entourait, et enfin a succombé à la cruelle maladie qui le minait.



CALIXA LAVALLÉE

Son service a été chanté à la cathédrale de Boston, où il était maître de chapelle. La foule considérable qui encombra l'église, la présence de l'archevêque Williams, l'émotion qui gagnait tous les cœurs ont prouvé jusqu'à quel degré ce grand musicien était aimé et apprécié de tous.

M. Lavallée naquit à Verchères, en 1842, et montra dès son jeune âge un talent hors ligne. Son père lui donna les premières notions de musique. A onze ans, il était organiste à la cathé-

drale de Saint-Hyacinthe. Nous raconterons à ce sujet un fait qui prouve le talent précoce de cet enfant si bien doué de la nature et qui devait être plus tard un grand artiste. M. Barbarin, qui était maître de chapelle de Notre Dame, vint à Saint-Hyacinthe à l'occasion d'une fête que l'on y célébrait. En arrivant, il se rendit à l'église où devait avoir lieu la répétition ; il avait apporté la musique qu'il voulait faire chanter ce jour-là. Tout le monde était prêt. "Mais où donc est l'organiste ?" demande le révérend monsieur. Et on lui désigne l'enfant, que tout le monde cachait, tant il était petit. "Quoi, reprend M. Barbarin, ce petit bonhomme ne peut jouer la musique que j'ai apportée, elle est trop difficile". "Si vous voulez le mettre à l'épreuve, dit un des assistants, je crois que l'enfant vous donnera satisfaction". Alors le petit Calixa se mit à l'orgue et joua la partition sans interruption comme s'il l'eût su par cœur. M. Barbarin, étonné, ravi, lui serra les mains avec effusion en disant : "Mon enfant, tu seras un jour un grand artiste," et le temps l'a prouvé.

A quinze ans, M. Lavallée faisait ses premières compositions parmi lesquelles plusieurs jolis morceaux qui, chez un enfant de cet âge, dénotaient un talent supérieur. Il est arrivé souvent au jeune Lavallée de se lever la nuit pour exécuter sur le piano ses inspirations. Comme son père lui disait de remettre au lendemain son travail : "Mais non, répondait-il, ces idées qui me passent par la tête, il faut que je les exécute sur le champ car demain il serait trop tard. D'ailleurs, je ne saurais dormir."

Ainsi M. Lavallée, dès l'enfance, faisait prévoir ce qu'il serait un jour. Il avait l'amour de l'art. Il laisse des travaux considérables qui sans doute ne tarderont pas à être publiés et qui diront plus encore pour son éloge que ce qu'on a pu dire et écrire.

Il laisse une veuve et un enfant, au bénéfice desquels la Société Philharmonique Canadienne de Montréal organise un concert magnifique. Espérons que les Canadiens sauront exprimer leurs sympathies à la famille de notre distingué compatriote, et que l'assistance sera nombreuse.

J. B.

NOTES HISTORIQUES

Les travaux de l'asile des ALIÉNÉS PROTESTANTS à Verdun ont été commencés le 24 juillet 1888.

En juillet 1888, on enlève les clefs aux BOITES D'ALARME des rues, pour les remplacer par une poignée.

M. H. BRAUGRAND, en juillet 1888, fait paraître un volume sous le titre de *Mélanges*. Ce livre contient deux conférences : 1^o. *De Montréal à Victoria* ; 2^o. *Le journal ; son origine et son histoire*, et un récit : *Anita*, souvenirs d'une contre-guerilla.

L'échevin CLERDINNENG élu échevin, par acclamation, pour le quartier Saint-Antoine (1888), est né à Cavan, Irlande, en 1833, et y vécut jusqu'en 1847, époque où il vint à Montréal. En 1852, il entra comme commis dans la fonderie de l'ex-échevin Rodden, et plus tard devint son associé. Il est gouverneur de la Maison de Refuge et d'Industrie ; il a le même titre à l'Hôpital général anglais, il est aussi membre de la Chambre de commerce.

Les réparations de l'église BONSECOURS ont été faites sous la direction de MM. Perrault et Menard, architectes ; sa longueur est de 102 pieds et sa largeur de 46 pieds. Elle a été décorée par M. F.-Ed Meloche, ancien élève de M. N. Bourassa. Les tableaux sur la retombée de la voûte représentent la Nativité, la Présentation au temple, le Mariage de la vierge, l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de l'Enfant Jésus, la Purification et la vue intérieure de Nazareth ; dans le chœur, le Couronnement de la sainte Vierge.



ARTHUR DANSEREAU



R...., aborde l'autre jour un de mes amis :

— Savez-vous, lui-dit-il, la nouvelle au sujet de M. Dansereau ?

— Non.

— Eh bien, le voilà homme de lettres.

— Mais il l'a toujours été depuis que je le connais, répond le second tout interloqué

— Jamais autant qu'aujourd'hui, répond le premier, car il est sacré maître de poste de Montréal.

Tête du second !

A mon tour, je salue l'homme de lettres par excellence. Il n'a pas cherché le poste ; mais comme il n'en est pas de trop élevé qu'il ne puisse remplir, les lettres auront beau être chargées, elles pèseront légèrement sur ses fortes épaules. Cette position équivaut presque à un ministère. Le titulaire commande environ deux cent cinquante employés, chefs de division, commis, facteurs, messagers. Et ce nombre s'accroît rapidement avec le prodigieux développement de Montréal. Pareil contrôle représente une grosse responsabilité.

M. Dansereau succède à M. Guillaume Lamothe, qui prend sa retraite après de longues années passées au service du public. M. Lamothe était chef de police, voilà plus de vingt-cinq ans, et l'on se rappelle le bruit qui se fit autour de son nom dans l'affaire de Saint-Albans. Avant M. Lamothe, on trouve parmi les directeurs de la poste des noms tels que celui de M. J.-B. Meilleur, l'ancien surintendant de l'instruction publique, et de M. Alfred Larocque, deux de nos citoyens les plus regrettés. S'ils avaient pu être consultés, ils admettraient qu'ils n'auraient pu trouver un successeur plus compétent.

Voilà longtemps que M. Dansereau a été présenté au public, que les gazettes lancent son nom à tous les vents, qu'elles le dissèquent sans merci, que sa figure est familière aux citoyens de Montréal. C'est un homme que l'on voit partout. Est-il ubiquiste ? Je suis tenté de le croire. Combien de fois ne l'ai-je pas rencontré dans le salon d'un ministre, au bureau d'une gazette, d'un homme d'affaires, au club, au restaurant, et que sais-je, dans le coin retiré d'une chapelle, peut-être. Il est de tous les caucus, de toutes les délibérations. Rien dans le monde politique ou municipal ne se règle sans qu'il en ait connaissance, ou qu'il soit consulté. C'est un véritable lever que celui qu'il donne chaque jour au Saint Lawrence Hall, entre midi et une heure. Si la diplomatie était une profession parmi nous, voilà longtemps qu'il en aurait tous les chevrons. Qu'il en connaît bien les ficelles ! Apparemment, de l'avis de tout le monde, mais faisant, en somme, à sa tête. Et quelle tête ? L'une des plus fortes, les mieux remplies du pays. Pic de la Mirandole y logerait de *omni re scibi*. Je ne sais pas de cerveau d'une structure plus parfaite. Je le livre à l'étude des physiologistes. Ils en seront émerveillés.

A qui devons nous le haut dignitaire ? Nous allons voir qu'il est de bonne race. Il naquit le 5 juillet 1844, à Contrecoeur, la patrie de sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, de feu Jean Baptiste Rolland, sénateur, de M. Hurteau, ancien député, etc. Comment pareil bleu pouvait-il sortir d'une paroisse aussi rouge ? Il est vrai que, depuis, elle est revenue à de meilleurs sentiments.

Son père, M. Clément Dansereau, était un riche

NOTE DE LA RÉDACTION — Le MONDE ILLUSTRÉ se fait un devoir de prévenir ses lecteurs qu'il laisse entièrement à chacun de ses correspondants l'honneur et la responsabilité des opinions politiques ou sociales par eux émises dans ses colonnes.

cultivateur qui reçut une instruction classique au collège de Montréal. Il avait eu pour condisciple son voisin de Saint-Antoine, celui qui devait être sir George Etienne Cartier. Tout le monde sait que les amusements du temps se déroulaient surtout sur les bords de la rivière Chambly, où vivaient les grandes familles ; et c'est là que se rencontrait la belle jeunesse de l'époque. Tous deux s'étaient pris d'une affection sincère et quand le grand homme brigua les suffrages des électeurs de Verchères, de 1848 à 1857, il ne trouva pas de plus solide appui que M. Clément Dansereau. Celui-ci et le vénérable M. Archambault, notaire de Varennes, furent pendant longtemps les piliers du parti conservateur dans ce comté. Au besoin, M. Clément Dansereau montait sur le husting et haranguait les électeurs. Juge de paix, très au fait de la loi, il décidait avec autorité, jouant le rôle de pacificateur, conseillait les compromis, empêchait ces mille procès qui sont la ruine de tant de familles. Jean-Baptiste est un rude plaideur, on le sait !

Par sa mère, M. Clément Dansereau était frère de M. l'abbé Jean Baptiste Dupuis, curé de Saint-Antoine, un théologien remarquable, qui est mort voilà une dizaine d'années. Un autre de ses frères, le Dr Dansereau, s'est éteint vers la même date, en Louisiane, où il a passé une partie de sa vie. Planteur par état, il possédait une centaine d'esclaves, mais la guerre de sécession le ruina comme tant d'autres. Il alla refaire sa fortune au Brésil, puis revint en Louisiane, où il fut emporté par la terrible épidémie de la fièvre jaune.

Madame Clément Dansereau, née Louise Fiset, avait pu é son instruction au couvent de Saint-Denis. Elle se dévoua tout entière aux soins de ses enfants, au nombre de dix-huit. Pareille tâche pour être bien remplie demande la femme forte de l'Évangile. Nous voilà en présence d'une véritable famille canadienne ! Onze survivent : Arthur, Pierre, Ulysse, Clément, Edmond, Louis, Ida, Caroline, Hermine, Alma et Hortense. Clément, qui a passé par le *Monde*, est l'un des rédacteurs bien connus de la *Presse*. Il est rare que la vocation de journaliste soit isolée dans une famille. Edmond, qui a fondé le *Moniteur du Commerce* et le *Journal du Dimanche*, construit maintenant des pavés pour ne pas faire oublier ceux que notre héros a lancés. Alma porte ce joli nom parce qu'elle est née le jour de la grande victoire des Français. La poudre pénètre jusque dans la sacristie !

Qui n'a pas entendu parler du frère de cette brave femme ? Le Rév. Père Fiset, un trappiste intrépide, éminent, qui n'ayant pas trouvé assez rigide la loi des Oblats, alla s'enfuir dans un monastère d'Algérie, où il est mort, en 1878, sous le nom de Père Marie-Edmond. Le Père Fiset fut vingt-cinq ans trappiste. C'est lui qui recevait les étrangers à la maison de Staouéli : nom que son neveu a donné à sa résidence de la Longue Pointe. Quand le fameux général MacMahon administra l'Algérie, il se plaisait à rendre visite, avec la duchesse, au trappiste canadien. Pas un seul compatriote n'a mis les pieds en Afrique, sans aller saluer le Père Fiset. Avec quel enthousiasme mon pauvre ami, Joseph Loranger, en parlait ; et cet enthousiasme était partagé par son compagnon, M. Wilfrid Marchand.

M. Arthur Dansereau compte parmi ses cousins germains trois autres prêtres, trois frères, dont il est justement fier, et dont il est l'ami intime : l'abbé Jean-Baptiste Dupuis, curé de Saint-Antoine, l'abbé Joseph Dupuis, curé de Farnham et l'abbé Alfred Dupuis, curé de Saint-Paul, Abbottsford. Tous trois sont des hommes de grande valeur, d'une vertu à toute épreuve : d'ordinaire ils accompagnent Sa Grandeur Mgr Moreau, dans ses visites pastorales. C'est la plus belle marque de confiance que l'évêque puisse leur décerner.

Avant d'étudier le français, le jeune Dansereau, âgé de huit ans, alla apprendre l'anglais dans une famille irlandaise de la sixième concession de Saint-Athanase. Il passa là six mois, et, quand il revint chez ses parents, s'il avait mangé un peu plus de *gallettes* qu'il ne faut, il parlait la langue d'O'Connell avec une facilité étonnante.

Les Clercs Saint-Viateur de Verchères lui communiquèrent ensuite les rudiments de l'in-

struction. Ce sont d'excellents éducateurs—celui qui écrit ces lignes leur doit de tenir une plume— puis il entra au collège de l'Assomption qui le réclame comme l'un de ses plus brillants élèves. Le collège avait pour supérieur un homme fort distingué, M. l'abbé Barette, et pour directeur, M. l'abbé Dupuis, futur curé de Sainte-Elizabeth. Parmi ses compagnons de philosophie, M. Dansereau se plaît à citer l'honorable Wilfrid Laurier et M. l'abbé Camille Caisse. Il apprenait ses leçons avec une telle facilité qu'il ne les étudiait guère, quoique les sachant toujours, mais en revanche il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il n'a cessé d'être grand liseur, et pendant longtemps il fut bibliomane effréné. M. Laurier faisait de même, tout en ayant des allures de philosophe.

M. Dansereau était à la tête de tous les jeux, de tous les amusements. Il organisa même un régiment qui paradait avec des fusils de bois, en attendant que le gouvernement lui fournit des armes véritables. Ce régiment exista pendant plusieurs années. Acrobate, équilibriste, sauteur, coureur, il étonnait ses camarades par sa souplesse, son agilité, ses tours d'adresse, sa force musculaire. Des sauts de vingt-deux pieds ne l'effrayaient même pas—qui peut en faire autant, même parmi ceux qui portent des défis dans les gazettes ? De la souplesse physique à la souplesse politique, M. Dansereau a montré, qu'il n'y a pas, après tout, une si grande distance. Mais c'est aux autres qu'il destine le saut périlleux.

Ses études terminées, qu'allait-il devenir ? Le chanoine Fabre qui décidait les vocations—et chacun admet qu'il avait les grâces d'état—l'envoya tout droit dans le monde. Il aurait tout aussi bien pris la soutane, car il eut toujours l'esprit profondément religieux ; c'est non seulement un croyant, mais un pratiquant.

Arrivé à Montréal, au mois de septembre 1862, il se présente chez Cartier, l'ami de son père, pour étudier le droit. Mais Cartier l'en dissuade : — « Allez plutôt chez M. Girouard. Ici vous perdrez votre temps, on y fait trop de politique. M. Girouard est un jeune avocat, mais il est très capable ; vous apprendrez le droit la mieux qu'ailleurs. » Et M. Dansereau devint maître-clerc chez M. Girouard en même temps, je crois, que l'honorable M. Taillon, notre futur procureur-général. Il y fit beaucoup d'écritures, nonobstant ses pattes de mouche, et, le 4 septembre 1865, le barreau le recevait dans son sein. Mais je parie que son nom n'a jamais paru au bas d'un papier timbré.

Je vais vous en donner la raison. M. Dansereau est un admirable plaideur, sauf lorsqu'il faut s'exhiber en public. Il est alors timide comme une jeune fille. Au grand banquet de la Saint-Jean-Baptiste tenu en 1874, il réussit à débiter un discours qu'il avait écrit avec soin, et il croit avoir fait un tour de force. Lui si abondant, si fécond, qui peut noircir presque instantanément des colonnes de gazettes, tout en blanchissant quelqu'un, est tout perplexe, tout figé, tout paralysé, lorsqu'il lui faut pérorer *coram populo*. Et cependant il trouve des paroles d'or pour les autres.

N'étant pas de sang cicéronien, il comprit qu'il était né littérateur, journaliste. Au lieu d'être sur ses lèvres l'éloquence sortirait de sa plume. Il a même écrit des vers qui ne sont pas à dédaigner. ... Excepté de ceux auxquels il les jetait par la tête dans un moment de mauvaise humeur. Alors on pouvait croire qu'il cinglait avec le fouet de Juvénal.

En 1863, la *Minerve* eut besoin d'un traducteur. Depuis quelques semaines elle paraissait chaque jour, ce qui était toute une innovation, tout un événement.

MM. Duvernay réclament ses services, et il accepte, alternant avec Provencher pour le travail de nuit, sans négliger sa besogne d'étudiant en droit. Il a toujours aimé à conduire plusieurs affaires de front.

Evariste Gélinas était le rédacteur en chef. C'était un homme de grand talent, d'un jugement solide, au style souple, élégant, sarcastique, donnant des coups de plumes qui étaient parfois des coups de couteau, tant ils entaillaient la chair ennemie. Avec tout ce talent, d'une nature indolente, insouciant. On lui doit une campagne

patriotique, incisive, magistrale contre la croisade anti française et anti catholique de George Brown. Ce que l'on appelait le *Rep by Pop* — ou si vous voulez, la représentation basée sur la population — lui inspira aussi des articles pleins d'erveur et de vigueur.

Les fameux écrits signés *Blaise* et qui firent sensation dans le temps, étaient également de sa plume. Quand il reçut sa récompense en 1865, et qu'il entra au ministère de la milice, Provencher prit sa place, donnant même un nouvel essor au journal. Une plume de Tolède !

Arrivent les élections de 1867. Provencher se présente dans le cortège d'Yamaska, et Sénécal qui était alors libéral, le fait battre par une petite majorité. Il conteste l'élection devant le parlement mais sa requête est renvoyée, et il ne se releva guère de cet échec. Tel le brillant Oscar Dunn après sa défaite à Soulanges. J'admets qu'il faut une fortitude plus qu'ordinaire pour subir de pareils coups. J'en connais cependant qui ont passé plusieurs fois l'épreuve sans broncher. *Eato vir.*

Provencher était bien encore de nom le rédacteur en chef, mais M. Dansereau l'était de fait. C'est lui qui, par un travail surhumain, disséquant les livres bleus, fouillant le dossier libéral, l'épluchant même sévèrement, se couchant quand le soleil se levait, bourrait la *Minerve* d'articles, de renseignements, de chiffres, qui étaient pour les conservateurs autant d'arguments victorieux. Parfois, quatre ou cinq colonnes dans un seul numéro. Vous entendiez un beau discours sur un husting : c'était l'édition oratoire de l'article du matin publié par M. Dansereau. Cela se pratique encore de nos jours. Mais quel est l'orateur qui avouera jamais qu'il doit son plus brillant plumage au journaliste du parti ?

Au mois d'octobre 1864, Provencher part pour le Nord-Ouest avec la promesse d'entrer dans le gouvernement de l'honorable William Macdougall. Cela serait arrivé sans les barricades de Louis Riel, un gaillard qui ne tarda pas à faire du bruit. M. Dansereau prend la direction du journal avec M. Joseph Tassé, comme adjoint, en attendant que M. Oscar Dunn complète cette trinité. Plus que jamais il s'enfonçait dans le travail et taille des croupières à l'ennemi. Comme au jour où elle sortit du cerveau de Jupiter, la vieille *Minerve* paraît chaque matin armée de pied en cap !

Plusieurs grosses questions se présentaient aux esprits en 1869. Devait-on acquérir les Territoires du Nord-Ouest qui étaient en la possession de la Compagnie de la baie d'Hudson ? Les libéraux faisaient feu et flammes contre ce projet, pour la bonne raison qu'ils combattaient la Confédération.

Après cette acquisition, devait-on prendre les mesures nécessaires pour tirer parti des ressources inexploitées des territoires, ressources contestées par de prétendus connaisseurs, haut-placés du reste, et les mettre en communication par un chemin de fer avec le reste du Dominion ?

Poussant plus loin cette idée, devait-on encore compléter l'œuvre de la Confédération, nous adjoindre cette *terra incognita* que l'on appelait la Colombie-Britannique, enjambrer les Montagnes Rocheuses, et pousser le chemin du Pacifique jusque-là, afin d'avoir non seulement un Transcontinental, mais un chemin qui nous donnerait la route la plus directe, la plus sûre, pour le commerce de l'Asie avec l'Europe ? Autant de hautes visées.

Le rédacteur en chef de la *Minerve* n'hésita pas à répondre affirmativement à ces différentes questions et, comme gage de sa sincérité, il se mit bravement à l'œuvre invoquant tous les auteurs connus, les témoignages des missionnaires, des explorateurs, des touristes, pour déchirer le voile qui couvrait les immenses pays qui gisent depuis l'ouest du lac Supérieur jusqu'à l'océan Pacifique. Mousseau lui disait un jour : " Nous vous devons la découverte de la Colombie-Britannique." Il y avait beaucoup de vrai dans cette plaisanterie. A part les récits de nos missionnaires, de quelques voyageurs anglais ou américains, récits connus du petit nombre, et de Gabriel Franchère, qu'en savait-on ?

Il semble que c'est hier encore, que je lisais l'admirable série d'articles qui eurent pour but de préconiser le projet du chemin de fer du Pacifique. Plusieurs prenaient les prétextes, les chiffres, les prédictions de M. Dansereau, pour autant de rêves brillants. Cartier lui-même qui était un clairvoyant, un audacieux, trouvait que la *Minerve*, qui était d'ordinaire le reflet de ses idées, s'aventurait trop vite et trop loin. Les élections générales n'étaient pas très éloignées : Jean-Baptiste et John Bull ne seraient-ils pas pris par surprise par un projet aussi gigantesque, qui coûterait au plus bas chiffre une centaine de millions, qui doublerait la dette publique, etc ? Il ne se doutait pas que, deux ans après, il irait demander au parlement d'adopter la mesure même qui allait lier le pays à la construction du Pacifique. *All aboard for the West !* allait-il s'écrier dans son enthousiasme.

Si j'avais un titre de gloire à décerner à M. Dansereau, je n'en chercherais pas d'autres, je m'arrêtera sur ces articles prophétiques. Aussi je lui conseille de les recueillir et de les publier en volume. Trop souvent l'homme d'Etat a tout le mérite des idées que le journaliste a conçues et mûries dans le silence du cabinet, mais le premier cueille assez de lauriers pour n'avoir pas besoin de se garantir aux dépens de l'autre. *Cuique suum.*

L'espace de cette notice biographique est nécessairement limité et me défend les citations mais je ne puis m'empêcher de reproduire les principaux passages d'un de ces articles sur le Pacifique, une entreprise qui, embryonnaire alors, est devenue, en moins de seize années, un fait accompli, et qui va faire de nous une grande nation.

Si nous examinons successivement la carte de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, nous voyons que le pouvoir du monde et la suprématie ont résidé tour-à-tour chez presque toutes les nations et qu'elles ont suivi invariablement une marche ascendante en commençant au Sud pour arriver au Nord ; que cette marche s'est répétée en Amérique et que la civilisation a déjà parcouru tout le continent sud et les trois quarts du continent nord, et que ce serait un fait moui dans l'histoire et dans les lois de la constitution universelle, si ce souffle de la suprématie qui a parcouru presque tout l'univers pour donner à chaque nation sa part de grandeur, s'arrêtait subitement à la ligne 45^{me} de l'Amérique du Nord.

La grandeur future du Canada n'appartient déjà plus au domaine des hypothèses. Sa place est marquée sur la carte et dans l'histoire ; et pour tous l'acquisition du Nord-Ouest est le dernier acte par lequel nous devrions nous préparer à nos destinées.

Nous aurons un territoire plus grand que celui des Etats-Unis, presque comparable à celui de la Russie avec un climat favorable à la culture sur une étendue de 250,000,000 d'acres arables et fertiles avec des ressources forestières et minières inépuisables, d'immenses pêcheries, des pouvoirs d'eau sans fin, une position topographique qui nous rend l'entrepôt au commerce du monde entier, une population forte, active et intelligente, pleine d'énergie et animée d'une noble ambition, jouissant de la tutelle et du crédit anglais pour hâter notre développement.

Quand nous oisons l'entrepôt du commerce universel, un certain nombre de lecteurs auront de la difficulté à comprendre que cette proposition ne renferme pas une exagération considérable.

Qui ne sait que depuis la découverte de l'Amérique, le passage par le Nord-Ouest à la mer pour raccourcir le chemin entre l'Europe et l'Asie, a été le rêve de tous les gouvernements et de tous les navigateurs. Ce fut la grande occupation de Jean Cabot, comme la tombe de Franklin. De 1800 à 1845, l'Angleterre, à elle seule, a dépensé \$5,000,000 pour vaines explorations à la recherche d'un passage. Le parlement anglais a promis une récompense de \$100,000 au navigateur qui trouverait ce passage qui raccourcirait le voyage entre Londres et Pékin de vingt jours, entre Liverpool et l'Australie de quinze jours et d'autant entre Liverpool et les Indes.

Il a été constaté que le sentier par eau est une impossibilité, et l'on a dit du voyageur McClure, en 1856, qu'il avait fermé la porte derrière lui. Il ne reste qu'à traverser le continent même, et le sentier le plus court est sur les possessions anglaises du Nord-Ouest, du lac Supérieur à Victoria.

On a longtemps prétendu que ce projet était impraticable, vu l'immensité de l'entreprise ; mais les Etats-Unis ont répondu à cette objection en construisant eux-mêmes un chemin qui donne ce passage à travers leur territoire de San-Francisco à New-York. L'achèvement de cette grande œuvre a été regardé avec raison comme une révolution dans le commerce ; mais nous avons en mains le moyen de détourner tout le commerce interocéanique de cette ligne.

En effet, San Francisco est à 7,050 milles de la Chine et 6,500 milles du Japon. Victoria est à 6,053 milles de la Chine et 4,500 milles de la Chine. De plus, les navigateurs ont constaté dans la ligne de la Colombie Anglaise à la Chine l'existence de courants et de vents perpétuels qui n'existent pas pour les latitudes sous lesquelles la Californie est située, et le même voilier qui a pris cinquante-

vingt jours de Hong-Kong à San-Francisco, n'a mis que quarante jours de Hong-Kong à Vancouver.

La Colombie Anglaise a donc sur San-Francisco un avantage de quinze jours.

Le chemin de fer de New-York à San-Francisco à 3,285 milles de long.

Par le tracé du Capt. Palliser, celui qui traverserait notre territoire n'aurait que 1800 milles de Vancouver à Toronto. La situation se résume donc dans les deux tableaux suivants, en prenant la Chine par exemple pour point de comparaison.

De Hong-kong à San-Francisco.....	7,950 milles
" San-Francisco à New-York.....	3,285 "
" New-York à Liverpool.....	2,980 "
Total.....	14,215 "
De Hong-Kong à Vancouver.....	6,053 "
" Vancouver à Qu-bec.....	2,300 "
" Quebec à Liverpool.....	2,580 "
Total.....	10,933 "
Différence en faveur du Canada.....	3,282 milles

Il appert des différents rapports que le parcours total de Vancouver à Toronto serait de 1,800 milles. En estimant le coût de construction à \$50,000 par mille ce que ne coûtera pas le chemin de fer International, il faudrait un capital de \$100,000,000.

Maintenant l'Angleterre paie pour le transport de ses mailles de Liverpool à Sydney et à Calcutta \$1,192,500 jusqu'à Panama et de Panama \$613,225 pour l'Inde et \$075,000 pour l'Australie.

Le chemin du Nord-Ouest retrancherait totalement la nécessité du subside pour Panama, les mailles passant par Quebec, et comme la distance entre Vancouver et l'Inde, et l'Australie est de beaucoup moindre qu'entre ces deux pays et Panama, le subside pourrait, au moins, être réduit du tiers ou \$500,000.

L'Angleterre tirait donc une épargne annuelle pour subside postal de \$1,692,500. Qu'elle capitalise seulement cette somme avec un fond d'amortissement en la condition d'avoir le transport de ses mailles gratis par la nouvelle ligne, voilà une somme de \$40,000,000 assurée à leur compagnie, sans nouvelle charge pour le trésor anglais.

Les Etats-Unis ont construit le même chemin en donnant un octroi de \$16,000 par mille, plus la moitié du terrain sur quelques milles de profondeur sur la ligne.

Il serait facile au Canada de donner sa contribution en octrois de terre, puisque nous aurons à disposition de 200,000,000 d'acres dans la zone fertile seulement. L'octroi de \$16,000 qui est l'échelle américaine, ne représenterait qu'une somme de \$32,000,000, suffisamment couverte par la capitalisation du subside postal.

Deux siècles se sont écoulés depuis la découverte du Canada et il semblerait, singulière coïncidence, qu'il existât un espace de déviation de l'avenir dans les deux singulières méprises qui se firent alors précisément sur deux extrémités d'un chemin dont on avait alors aucune idée.

La Salle quitta un jour Montréal pour la Chine, tandis qu'à l'autre bout dans la Colombie Anglaise, Juan de Fuca, lorsqu'il découvrit le détroit de Colombie, qui serait le port naturel avec l'existence de ce chemin s'écria : " J'ai trouvé le passage du Nord-Ouest "

Beaucoup ne croient pas à la praticabilité d'un tel projet. Dernièrement le *Courrier des Etats-Unis* déclarait qu'il n'y avait jamais de passage plus prompt et plus court que celui que le canal Suez offre maintenant. Mais nous croyons qu'il y a une grave erreur d'appréciation ; car, en étudiant la question, on se convainc que le Nord-Ouest gagnerait plusieurs jours sur le canal Suez et que la combinaison surtout du voilier avec le chemin de fer serait d'une grande supériorité et offrirait beaucoup plus de sécurité que le passage de la mer Rouge, où il se perd un navire au moins par saison.

Ce n'est pas à titre d'actualité qu'il faut envisager cette vaste question ; on n'y trouverait pas son compte et il ne peut encore en être question ; mais s'il est permis d'interroger l'avenir nous y voyons les promesses de cette grande entreprise et des aujourd'hui c'est une des considérations qui doit s'attacher à l'acquisition du Nord-Ouest.

Que l'on remarque bien les dernières paroles : " Ce n'est pas à titre d'actualité qu'il faut envisager cette vaste question ". Et pourtant, c'était la question d'actualité. Mais M. Dansereau, tenant compte des hésitations de Cartier, avait glissé cette conclusion pour mieux préparer les esprits. Le public n'aime pas les surprises surtout quand on lui présente des millions à payer, il veut qu'elles soient habilement ménagées. Et de fait, l'année suivante, Cartier trouvait l'opinion publique assez formée pour faire décider la construction du Pacifique.

● La compagnie du Pacifique vient d'organiser un voyage autour du monde, prétendant avec raison qu'elle offre la voie la plus courte. Examinez son tableau comparatif des distances avec les autres routes, et vous trouverez que ses chiffres ne sont pas autres que ceux que M. Dansereau indiqua dans son article de 1869.

Pendant que l'on discutait sur cette grave ma-

tière, feu l'honorable M. Huntington proposait à la Chambre des Communes, mars 1870, un Zollverein ou union douanière entre le Canada et les Etats-Unis. M. Dansereau prend la plume et ne tarde pas à établir que cette union commerciale serait le coup de mort de la confédération, l'anéantissement du Canada au point de vue commercial et politique, son absorption par les Etats Unis à courte échéance. Cette question nous revient à l'heure actuelle, tantôt sous une forme tantôt sous l'autre. Changez les chiffres puisqu'ils sont de vingt-ans, et vous trouverez dans les articles de M. Dansereau la réponse aux plus forts arguments des apôtres de la réciprocité illimitée.

Protectionniste dès cette époque, alors que nos chefs ne l'étaient guère, comme bien d'autres conservateurs, il avait devancé l'action du parti. Aussi quand la grande lutte de 1878 arriva, il était sur la brèche, au premier rang, fournissant des arguments à tous ceux qui veulent échapper à l'écrasement des industries yankees. En moins de huit jours, il prépare une grosse brochure qui sert de manuel aux candidats et orateurs conservateurs.

En 1870, M. Dansereau devint co propriétaire de la *Minerve*, feu l'honorable Louis Archambault qui fut toujours son ami, lui ayant prêté \$3,000 sur une hypothèque garantie par les terres de son père. Celui-ci vint passer les dernières années chez son fils, qui eut toujours pour lui un véritable culte. Plus que jamais, M. Dansereau eut ses coudées franches au journal.

Parlerai-je du coup d'Etat de M. Letellier de Saint-Just, en date du 2 mars 1878 ? Personne n'a plus contribué que le rédacteur de la *Minerve* à monter l'opinion publique contre cet acte unique, digne des Craig et des Metcalfe. Tout ce que le droit constitutionnel offre de ressources fut mis à contribution. Précédents, instructions du gouvernement impérial aux gouverneurs des colonies, opinions des hommes d'Etat : rien ne fut oublié. De fait, il n'avait guère qu'à ouvrir chaque page de l'histoire politique d'Angleterre des trente dernières années pour établir combien la révocation de M. de Boucherville et de ses collègues était contraire aux libertés acquises. Chaque matin, la *Minerve* fulminait contre M. Letellier—elle l'appela un jour le vieux forban—et il a dû pester bien des fois contre son infatigable démolisseur. A Québec, M. Dansereau préparait des armes pour les députés pendant la session, et quand le combat fut transféré à la Chambre des Communes, M. Mousseau n'eut pas de plus fervent inspirateur. C'est alors qu'il fut l'un des piliers de la célèbre Maison Bleue !

Un incident survenu à Québec montre la puissance de sa plume. L'Assemblée Législative s'était ajournée, mais le Conseil Législatif siégeait encore. M. Joly, qui s'obstinait à régner par la voix de l'Orateur, demanda au lieutenant-gouverneur de sanctionner certains bills auxquels il attachait beaucoup d'importance : ce qui fut fait. M. Dansereau souleva le point que cette sanction était inconstitutionnelle, en l'absence de l'une des branches de la législature, et qu'elle était contraire à la pratique anglaise, comme aux privilèges du parlement.

Le préambule de tous les actes passés par le parlement anglais dit : " Sa Très Excellente Majesté la Reine, de l'avis et du consentement des Lords Spirituels et Temporels et des Communes en ce présent parlement assemblés, et par leur autorité, décrète : " etc. Ecoutons la grande autorité parlementaire, sir Edward Coke : " Quand les bills ont été votés par les deux Chambres, le consentement royal du souverain ne peut être donné autrement que par commission ou en personne, en présence des deux Chambres."

M. Joly fut tellement convaincu que l'opinion de son procureur-général, l'honorable David Ross l'avait induit en erreur, qu'il avisa le lieutenant-gouverneur de sanctionner de nouveau les susdits bills, quand la législature fut au complet. Autrement, leur validité eût pu être attaquée devant les tribunaux.

Personne n'a oublié que le Conseil Législatif décida de suspendre le vote des subsides, le 28 août 1879, mesure d'un caractère exceptionnel, qui était commandée par les circonstances. Cette

décision reposait sur une résolution très élaborée, qui avait été préparée par M. Dansereau. La conclusion, qui résume tous les griefs contre le gouvernement Joly, se lit comme suit :

" Et ce conseil, tout en se déclarant disposé à accorder à Sa Majesté les subsides nécessaires au service public, croit de son devoir de retarder l'adoption du bill des subsides maintenant devant cette Chambre, jusqu'à ce qu'il ait plu à son Honneur le lieutenant-gouverneur, de choisir des aviseurs disposés à sauvegarder sa dignité par l'accomplissement des promesses faites en son nom, à respecter l'esprit de la constitution et les droits de la province de Québec, en n'encourant pas de dépenses considérables sans l'autorisation des chambres, à maintenir l'éclat et l'autorité de nos institutions en n'intervenant pas dans l'application et l'exécution de la loi, et qui puissent, en même temps, faire prévaloir leurs vues dans la législature et justifier ce conseil de leur confier l'administration des deniers publics."

L'énumération des faits sur lesquels cette résolution était basée nous mènerait trop loin. Ils doivent être encore frais, du reste, dans l'esprit du lecteur.

Avant cela M. Dansereau engagea avec le *Nouveau-Monde* une discussion restée célèbre. Ce journal accusait la *Minerve* d'être gallicane parce qu'elle soutenait la proposition suivante : " Le pouvoir religieux et le pouvoir civil sont indépendants dans leur sphère respective ; dans les questions mixtes, ils ont des droits susceptibles de discussion ; à défaut d'entente, le pouvoir religieux prévaut ". Le chanoine Lamarche tenait la plume au *Nouveau-Monde*, et ne se gênait pas d'anathématiser son adversaire ; la lutte s'envenimant on la transporta jusqu'à Rome. Mais à trois ou quatre reprises les congrégations pontificales donnèrent raison à celle que la *Vérité* appelle " la vieille païenne ". Il fallut plusieurs années pour vider ce débat, les questions religieuses ou politico-religieuses étant de toutes les plus inflammables et les moins solubles.

Au mois d'août 1880, M. Dansereau remettait sa succession à son ancien assistant, M. Joseph Tassé. Il était nommé en même temps greffier de la Couronne et de la paix : charge fort honorable dont il se démit cependant aussitôt que possible, au mois de février suivant. Le frein officiel n'eût guère convenu jusqu'à présent à cette libre nature.

Qui avait bien pu amener une pareille décision ? Ceux qui sont liés à la *Minerve* ne s'en séparent pas facilement. Un procès retentissant vient d'en fournir la preuve. Des malheurs de fortune, et le désir fort honorable de sauver du naufrage ce qui restait de biens, à sa belle mère, madame veuve Hurteau : tel fut le mobile de cette décision. M. Dansereau avait, en effet, épousé en premières noces, en 1886, Mlle Cornélie Hurteau, la plus jeune fille de ce brave, de ce respecté et regretté citoyen de Longueuil, M. Isidore Hurteau, qui a rempli pendant plusieurs années les fonctions d'arbitre fédéral. Cette femme accomplie n'avait que trente-cinq ans quand la mort l'enleva à l'affection des siens. Or, M. Hurteau aida en toute occasion M. Dansereau de sa bourse, de sa protection. A un moment donné, il lui fallut acquérir la *Minerve* avec M. J.-B. Rolland, pour la sauver d'une déconfiture imminente, et il ne recula pas devant ce sacrifice. M. Hurteau disparu, sa veuve pouvait difficilement soigner d'aussi graves intérêts : de là le transfert, moyennant \$28,000, du journal à la Compagnie d'Imprimerie de la *Minerve*.

M. Hurteau était dans toute la force du terme un homme de bien, un patriote éclairé, un citoyen exemplaire. Il vit arriver la mort avec le calme du juste. Dans la dernière nuit qui précéda sa mort, il subit une crise qui fallit l'emporter. Au curé qui fut mandé en toute hâte, il se contenta de lui dire en souriant : " C'est encore un coup manqué ". Le coup fatal arriva peu après. Il le trouva prêt à rendre ses comptes. Il a cru, il a vu !

Plus tard, M. Dansereau épousa en secondes noces Mlle Fannie Mackay, fille de M. Stephens Mackay, de Saint-Eustache. Elle appartient à l'une des nombreuses familles écossaises, de tout temps si sympathiques aux Français, que nous avons réussi à faire les nôtres. Ce fut un choix singulièrement heureux. M. Dansereau avait eu

quatre enfants de son premier mariage, et il en a eu cinq du second. Tel père, tel fils !

Ce départ du journalisme était plutôt apparent que réel. M. Dansereau peut n'avoir pas écrit chaque jour, ou chaque semaine, mais sa prose a encadré plus d'une colonne. Parent de M. Sénécal par la femme de ce dernier, presque parrain, voisin de paroisse, il avait lié avec lui depuis 1875 des relations qui devinrent de plus en plus intimes et durèrent jusqu'à sa mort. M. Sénécal étant un chaud libéral—il ne faisait jamais les choses à demi—M. Dansereau crut qu'il rendrait un grand service à son parti, s'il enlevait à l'ennemi le meilleur homme d'action qu'il possédât. La conversion s'opéra lentement mais une fois décidée, elle fut énergique, éclatante. La défaite de l'honorable M. Laurier à Drummond et Arthabaska, comté que M. Sénécal avait lui-même représenté, en fut le premier fruit. Puis arrivèrent les élections de mars 1878 pour la Chambre locale et de septembre suivant pour la Chambre des Communes.

Battus à Québec par la trahison de quelques députés, ils prirent noblement leur revanche, firent décapiter M. Letellier de Saint-Just, et préparèrent la chute du gouvernement Joly. Au plus fort de la mêlée dans la grande campagne qui se termina par l'immense victoire du 17 septembre 1878, on les trouve encore sur la brèche dans les élections provinciales du 2 décembre 1881, qui furent autant de désastres pour les libéraux.

On a souvent parlé de la trinité Chapleau-Sénécal-Dansereau. L'un parlait, l'autre agissait, le troisième écrivait. Trois têtes sous un même bonnet, disait-on. Trois natures ardentes, audacieuses, prime sautières, mais éminemment positives. On a mis bien des choses à leur crédit et à leur débit. La vente du chemin de fer du Nord est une de leurs grosses transactions. Je laisse à l'histoire le soin de les juger. Nous sommes encore trop près de la poussière qu'ils ont soulevée sur leur passage. M. Dansereau connu M. Chapleau bien avant M. Sénécal, dès 1868. Ils ne furent pas lents à se comprendre. Le premier tenait la plume, l'autre portait la parole : les deux plus grands instruments que l'homme ait encore maniés. Cette union paraît soudée pour toujours, et quand vous entendez parler d'Oreste et Pylade, ou des Frères Siamois, pensez à MM. Chapleau et Dansereau.

Qui croirait qu'au milieu de ses nombreuses préoccupations publiques, M. Dansereau a été le précurseur de l'éclairage électrique à Montréal. C'est lui qui donna la première expérience de la lumière incandescente dans les usines de chemin de fer du Nord, lors de la visite du duc de Sutherland. Il a éclairé le Saint Lawrence Hall deux années avant qu'une compagnie ne vint s'établir à Montréal.

Lecteur, êtes-vous jamais allé chez M. Dansereau, un dimanche après-midi ? Si non, je vous conseille une excursion à la Longue Pointe. En été vous ferez une promenade charmante, sa maison étant située à quelques milles de " Limoilou," de Cartier, tout près des anciennes " Mille Fleurs " du sénateur Thibaudeau. Le maître de céans est un grand fleuriste, vous humerez le parfum des fleurs et des arbres fruitiers qui bordent l'avenue. Et si vous voulez oublier la poussière de la route, vous n'aurez qu'à respirer un tantinet l'air frais du Saint-Laurent qui coule à vos pieds. Vous serez accueilli par un homme toujours enchanté de vous recevoir, environné d'une demi douzaine d'enfants, mais d'un plus grand nombre d'amis. Montez à sa bibliothèque : là se pressent des ministres, des juges, des journalistes, des députés, des échevins, des avocats, des étrangers de distinction, mais ne soyez pas scandalisé, presque autant de rouges que de bleus. Entre deux parties de cartes, arrosées d'un vin généreux, se discutent bien des choses, se résolvent bien des difficultés, se forment bien des liens. J'ai vu éclore plus d'un candidat. L'an dernier, vous étiez presque sûr d'y rencontrer, deux fois par mois, ce pauvre capitaine Lindall, le commandant du *Vancouver*, à qui une lame terrible vient de creuser un tombeau digne d'un marin. Et que d'autres ?

Ce petit tableau d'intérieur vous explique pourquoi la nomination de M. Dansereau est si favorablement reçue. Depuis qu'il a déposé l'arme du combat, il est devenu l'ami, le confident, l'inspira-

teur d'un peu tout le monde. Les anciennes asperités ont disparu, bien des plaies ont été cicatrisées, et ce que l'on croyait être des abîmes a été comblé en maints cas. M. Dansereau sera donc un favori du public, mais ce ne suffit pas quand l'on possède son talent, son esprit inventif et créateur. Il aura failli à mon attente si son passage à la poste ne nous vaut pas quelque réforme importante dans le service de Sa Majesté. A défaut, je proposerai qu'on lui administre une lettre de cachet.

CHARLES DURAND.

HISTOIRE ET BOUQUINS

TRIBUNE LIBRE

Depuis longtemps, nous recevons de divers abonnés du MONDE ILLUSTRÉ des communications au sujet de petits faits historiques ou de livres rares que nous ne pouvions pas publier à cause de leur brièveté.

Dans le but de mettre au jour ces notes, et de permettre l'échange ou la vente de bouquins, nous ouvrons aujourd'hui une colonne à la disposition de nos lecteurs.

Toutes correspondances relatives, devront être adressées comme suit :

E.-Z. Massicotte, MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

* *

Nous recevons de M. Oct. C... la copie suivante d'un vieux papier qu'il a trouvé et que nous reproduisons textuellement. Par sa lecture, nous voyons que la question des pavages de nos rues a été de tout temps importante à Montréal :

Nous soussignés ayant

Dessin de faire Pavé le milieu et côté de notre rue St François et Paul, Sommes d'accord pour cet effet, et pour parvenir à cette fin, de choisir pour les faire exécuter Messieurs Joseph Pinauls et Jean Delisle, lesquels seront autorisés de faire faire, pour le mieu, et nous payerons réciproquement notre proportion.

Montréal, 20 novembre 1785.

Signé

- Messieurs du Séminaire et
- " Bouthillier
- " G. Cotté
- " Bernard
- " Lusignan
- " J. B. Mauray
- " Henry Edge
- " J. Delisle
- " Delle Gaulin
- " Denis
- " Guy
- " Etc., etc., etc.

* *

A M. Auguste Hy Paterson, N. J.—Votre pari est gagné. Les pièces de monnaies de 25 centins ne sont en usage dans le Dominion que depuis 1870. Seulement, si vous voulez plus amples renseignements, voir le *Collectionneur illustré des monnaies canadiennes*, par P.-N. Breton, ou les ouvrages de numismatique du Dr Leroux.

LÉGENDES ET TRADITIONS

LES CHANTS NATIONAUX DANOIS

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord ont toujours conservé une place à la poésie. Au retour de leurs expéditions lointaines, ils racontaient leurs hauts faits et les traduisaient en ballades naïves et enthousiastes. Chaque tribu avait son poète, son historien ou son ménestrel, appelé *Scalde* ; et c'est par les scaldes que se sont transmis les chants nationaux, qui embrassent les dieux, les héros fabuleux et les hommes.

Ce qui est beau surtout dans ces chants du Danemark, c'est leur langue naïve et leur poésie âpre et sauvage. Le caractère sombre du Nord les domine ; les images riantes y sont rares. " Il y a là, dit M. Marmier, des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre, où l'on chercherait en vain la touche délicate de l'art, mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures

monumentales taillées à grands coups de ciseaux dans un rocher de granit."

Les célèbres recueils des chants de Kampe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie et datent du VI^e siècle, époque où la Suède, la Norvège et le Danemark avaient à peu près la même langue : ils ont subi une nouvelle rédaction que Grimm fait remonter au XVI^e siècle.

Un grand nombre de pièces de ce recueil a trait aux croyances superstitieuses, à la sorcellerie, au surnaturel et au merveilleux. A travers ces traditions étranges et parfois bizarres, il en est une fort belle ; c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre, pour consoler un parent ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée est exprimée d'une façon touchante dans la pièce suivante :

LA MÈRE DANS LE TOMBEAU

Dyring s'en va dans une île lointaine, et épouse une jolie jeune fille. Ils vécut sept ans ensemble, et sa femme lui donna sept enfants. Alors la mort entre dans la contrée et enlève la femme, si belle et si fraîche.

Dyring s'en va dans une île lointaine, épouse une autre jeune fille, et la ramène chez lui. Mais celle-ci était dure et méchante. Quand elle entra dans la maison de son mari, les sept petits enfants pleuraient ; ils pleuraient, ils étaient inquiets, elle les repoussa brutalement.

Elle ne leur donna ni bière ni pain, et leur dit : " Vous aurez faim et vous aurez soif." Elle leur retira leurs coussins bleus, et leur dit : " Vous coucherez sur la paille tout nus." Elle éteignit les grands flambeaux, et leur dit : " Vous resterez dans l'obscurité."

Les enfants pleuraient le soir très tard. Leur mère les entendit sous la terre, sous la terre où elle était couchée : " Oh ! que ne puis-je, s'écria-t-elle, m'en aller voir mes petits enfants." Elle se présenta devant Dieu, et lui demanda d'aller voir ses chers petits.

Elle pria tant que Dieu se rendit à sa demande : " Mais quand le coq chantera, lui dit-il, tu reviendras et ne resteras pas plus longtemps !"

Alors la pauvre mère se leva sur ses jambes fatiguées et franchit le mur de pierre de sa tombe. Elle traverse le village, et les chiens hurlent en l'entendant passer. Elle arriva à la porte de sa demeure ; sa fille aînée était là debout.

" Que fais-tu là, mon enfant ? dit-elle. Comment vont tes frères et sœurs ?"

— Vous êtes une belle grande dame, mais vous n'êtes pas une mère chérie. Ma mère avait les joues blanches et roses, et vous êtes pâle comme la mort.

— Et comment ne serais-je pas blanche ? J'ai reposé dans le cercueil si longtemps !"

Elle entre dans la chambre ; ses enfants étaient là avec des larmes sur les joues. Elle en prend un et le peigne, puis tresse les cheveux à un autre et en care-se un troisième et un quatrième, le cinquième, elle le met sur ses bras, et lui ouvre son sein. Puis appelant sa fille aînée : " Va-t'en prier Dyring de venir ici."

Et quand Dyring parut, elle lui cria avec colère : " Je t'ai laissé de la bière et du pain, et mes enfants ont faim et soif. Je t'ai laissé des coussins bleus, et mes enfants couchent sur la paille nue. Je t'ai laissé de grands flambeaux, et mes enfants sont dans l'obscurité. Sil faut que je revienne aussi souvent le soir, il t'en arrivera malheur."

Alors la marâtre s'écria : " Je veux désormais être bonne pour tes enfants !"

Et, depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gronder le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfants, et dès qu'ils l'entendaient aboyer, ils se sauvaient de peur de voir apparaître la morte.

Remarquons, en passant, que cette tradition du réveil du père et de la mère, dans leur sépulcre, à l'appel des enfants, se retrouve non seulement dans les poésies danoises, mais dans celles d'Allemagne, d'Ecosse et de plusieurs autres contrées, notamment dans les *Sagas* irlandaises et dans les ballades magyares.

V. PILGRIM.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de janvier a eu lieu samedi, le 7 février, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	29,538....	\$50.00
2e prix	No.	22,871....	25.00
3e prix	No.	24,013....	15.00
4e prix	No.	18,654....	10.00
5e prix	No.	34,370....	5.00
6e prix	No.	44,339....	4.00
7e prix	No.	16,263....	3.00
8e prix	No.	40,334....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

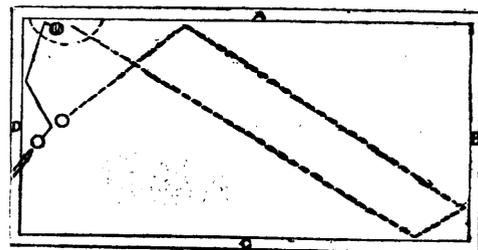
176	6,422	13,224	24,954	32,097	38,361
1,267	7,018	13,330	25,099	32,111	38,616
1,722	7,082	14,399	27,124	32,220	38,667
2,239	7,236	14,475	27,714	32,722	38,969
3,523	8,743	15,255	28,245	33,361	39,403
3,646	8,920	15,713	28,395	33,469	39,611
4,161	9,950	17,804	28,752	35,403	41,452
4,182	10,027	18,420	28,768	35,438	41,503
4,522	10,604	19,009	29,086	35,657	42,008
4,949	10,868	19,407	29,490	36,197	42,252
4,986	11,412	21,021	30,810	36,545	43,865
5,348	11,880	21,806	31,117	37,280	44,017
6,018	11,917	23,079	32,008	38,092	44,312
6,208	12,072	24,441	32,067	38,262	44,949
6,251	12,154				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

COUP DE BILLARD

COMPOSÉ PAR LE PROFESSEUR VIGNAUX (De l'Illustration)



Retour par une ou deux bandes avec effet de côté direct, donnant la réunion par trois bandes.

Attaque énergique, sèche. Bille 1, $\frac{1}{4}$ en dessous, $\frac{3}{4}$ à droite, choque 2, la bande D, quelquefois A, et carambole.

B. 2, prise presque plein et très légèrement à gauche, touche les bandes A B C et revient vers B. 3, qui doit rester presque immobile et sert de centre à la

Réunion, qui a lieu dans le cercle pointillé.

NOTA.—Ce coup est très facile à comprendre et difficile à exécuter, parce qu'il n'y a juste qu'un seul point de choc possible pour le rappel exact de la bille 2, qui s'éloigne en continuant presque le trajet de la bille 1 en ligne droite. Or, on sait qu'il faut toujours choquer la bille 2 du côté où l'on veut envoyer la bille 1, de là l'embarras.

Le coup subsiste, quoique les billes 1 et 2 se rapprochent de la bande C, ou s'éloignent de la bande D.

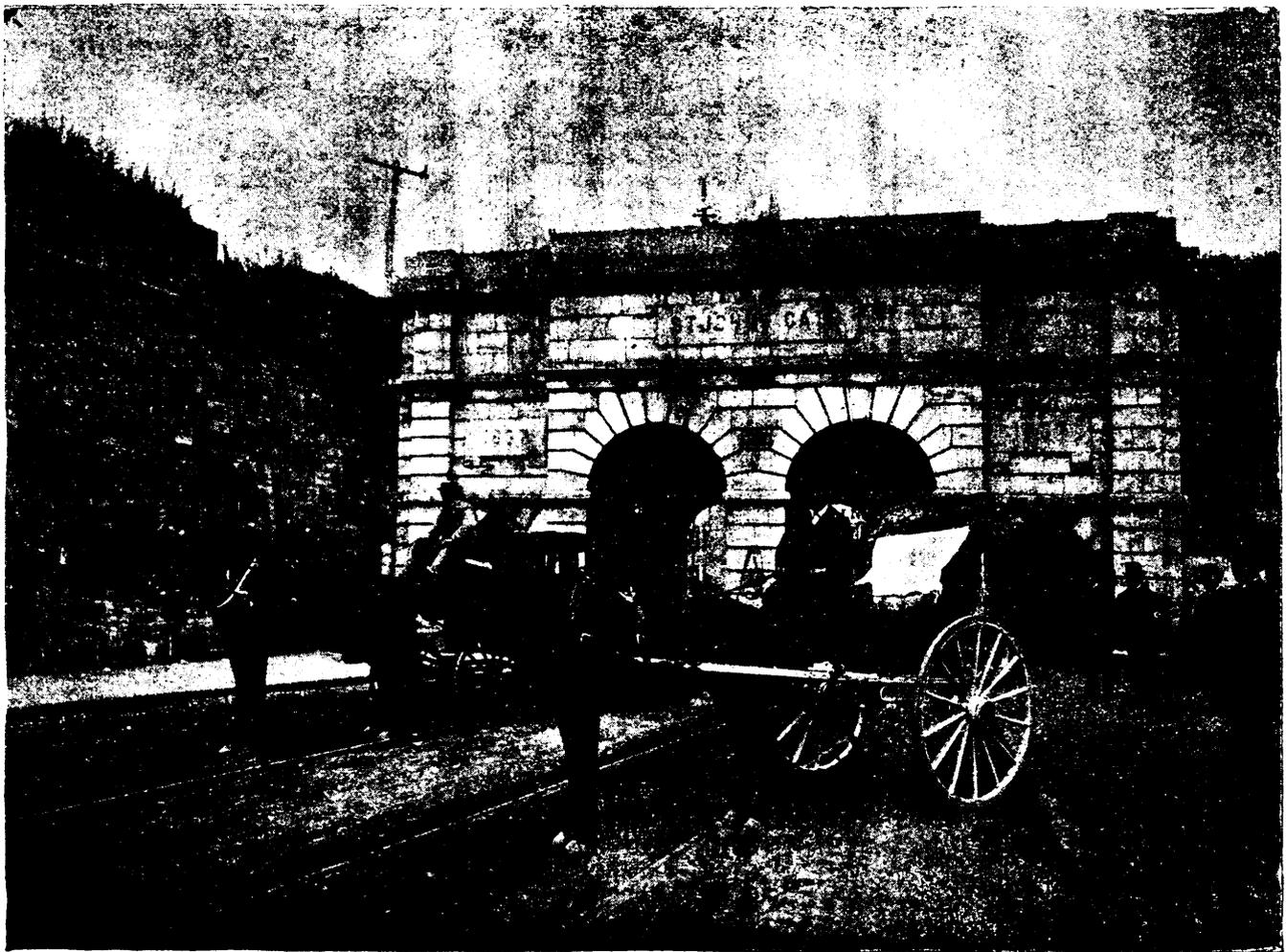
Nous rappelons que le trajet de chaque bille est différencié par le trait qui l'indique :—Bille 1, celle qui joue (toujours à proximité de la queue), ligne pleine ;—B. 2, celle sur laquelle on joue, pointillée ;—B. 3, pleine et pointillée.

Que ce trajet étant celui du centre, il ne peut toucher ni les bandes ni les autres billes, vu que les centres des billes ne les touchent pas. Lorsqu'il y a contact avec un obstacle quelconque, la droite, qui indique le trajet, se brise à distance du rayon de cet obstacle et sa déviation ou réflexion forme un angle.

La direction de la queue est indiquée par le dessin ; le cercle pointillé donne le lieu de réunion.



LES PATRIOTES DE 1837-38. — M. F.-X. PRIEUR, DÉCÉDÉ



QUEBEC. — LA PORTE SAINT-JEAN



LE SOUPIR DES MORTS

(BALLADE)

Déjà, se voile le village
Sous l'ombre épaisse de la nuit,
Et du paisible voisinage
Le vent n'apporte point de bruit.
Au foyer veille la famille,
Devant la braise qui pétille,
La cloche qui tinte, dès lors,
Exhale le soupir des morts.

A chacun cette voix rappelle
Celle d'un être qu'il aimait,
Oui, la mémoire est bien fidèle,
C'est cette voix qu'il reconnaît.
Par quel pouvoir viens-tu sur terre ?
O mort, dis-moi, par quel mystère ?...
Et la cloche qui tinte, alors,
Exhale le soupir des morts.

C'est la plainte qu'un père adresse,
Dans sa souffrance, à son enfant ;
Celle d'une mère en détresse,
D'une sœur, d'un frère, implorant
Un seul secours : une prière...
Et l'âme s'émeut toute entière
A ce touchant soupir, qu'alors,
La cloche exhale pour les morts.

C'est dans de dévorantes flammes
Qu'ils gémissent, privés de Dieu ;
Ayons donc pitié de ces âmes !
Pour les délivrer de ce lieu.
Prions le ciel à leur demande :
L'amour même nous le commande ;
Ainsi, nous pourrions, sans remords,
Entendre le soupir des morts.

MARIE-LOUISE.

LA DERNIERE LETTRE



A bataille était finie.

Là bas, le soleil rouge se couchait derrière la colline, tandis que, sur l'escarpement de la vallée, des batteries légères poursuivaient de leur feu l'armée en déroute. Tout au sommet du coteau, près de l'église en cendres, un homme, dont la poussière couvrait l'uniforme, attendant les galons et éteignant les ors, regardait ces troupes qui remontaient, lasses, vers Frœschwiller et que le matin il rangeait, joyeux, en ligne de bataille sur les hauteurs de la Sauer.

Et tout autour, auprès de Wœrth en flammes, l'œil n'apercevait plus que cadavres d'hommes et de chevaux, caissons et affûts brisés, vestiges terribles d'une lutte atroce ! Ici, une pièce égueulée baillait au ciel, formidable dans sa déchéance même ; là, une tranchée à peine commencée et déjà comblée par un amas de tuniques bleues et de pantalons rouges gisant confondus dans le pêle mêle du corps à corps. C'était la sanglante illustration du mot de Dragomiroff : la baïonnette est une lune.

Lentement, le flot de l'armée montait, encombrant les routes, avec cette désespérance de troupes confiantes le matin de la confiance même de leur chef, et qui, vaincues le soir, ne savent plus qui rendre responsable de leur défaite. Dans les houblonniers, vers Niederbronn, les cuirassiers s'immortalisaient dans une charge fameuse, et, à travers bois, des bataillons entiers s'engouffraient avec des cris et des clameurs confuses, tandis que, derrière eux, les obus allemands traçaient leur sillon lumineux. De-ci de-là, le feu de la mousqueterie soutenait encore l'honneur de la retraite et arrêtait la poursuite trop prompte.

Retraite par échelons ! Combien cela semblait facile quand on lisait ces trois mots dans la théorie bleue autour du poêle rouge, et que l'on com-

mentait avec le capitaine instructeur les dispositions savantes à adopter en pareil cas ! Et, de Jomini au général de Brack, tous les auteurs se pressaient à l'appui de l'élégante démonstration du professeur, sans oublier la correspondance de Napoléon ni les exemples tirés de la campagne d'Italie. Mais maintenant le capitaine instructeur avait été tué à Wissembourg, et le lieutenant, jadis son élève, courait sur la ligne de feu d'un tirailleur à l'autre songeant à la pratique et oubliant Jomini, de Brack et Napoléon lui-même, pour ne penser qu'à prolonger la résistance n'importe comment.

On était alors derrière une haie, et la fusillade en partait nourrie avec de soudains crachements et des commandements brefs. Chacun oubliait que depuis vingt heures il n'avait rien mangé, pour se souvenir seulement que depuis midi on était vaincu. Soudain une lueur s'alluma à l'horizon dans la ligue allemande, puis ce fut un nuage de fumée crevant en plein ciel avec un bruit de tonnerre, et un obus à balles éclata au milieu des Français, y semant le silence, éteignant d'un seul coup tous les feux de la haie.

En haut, vers Reichshoffen, les clairons envoyaient les dernières notes de la retraite.

La balle avait déchiré la tunique près du col et, traçant un sillon sanglant à travers le drap bleu, était entrée profonde dans la poitrine, près du cœur. Aux côtés du lieutenant, abattu par le même orage, un caporal de turcos avait lancé, farouche, un dernier : "Allah illa Allah !" vers le ciel assombri, puis l'enfant de l'Atlas était retombé grave, majestueux dans la mort.

Le crépitement des balles s'atténuait et la lutte semblait tourner le petit bois. On n'entendait plus auprès de la haie que des plaintes singulières, des appels désespérés, des noms jetés au vent dans un dernier spasme et "l'à boire" fiévreux crié par les mourants à toute cette nature impassible dans sa sérénité glorieuse et froide. Le lieutenant comprit que tout était fini, bien fini : comme une liqueur chaude, le sang coulait de sa poitrine ouverte, sans qu'il songeât même, dans la désespérance de cette journée, à le retenir par un bandage. Et alors, dans ces minutes effroyables de lucidité qui précèdent une agonie, il repassa sa vie toute entière depuis son enfance, là-bas à Soultz, jusqu'au roman de la vingtième année, jusqu'à la naissance du bébé rose qui, bercé par sa jeune femme, murmurait peut-être son nom à cette heure. Ah ! comme ces souvenirs renouvelaient son angoisse et comme tout ce passé lui était cher ! Qu'en restait-il au soldat qui allait mourir ? Rien. Mais non, il se trompait, et d'un geste brusque, le lieutenant fouilla dans sa tunique, en arracha une lettre, la dernière qu'il eût reçue, et, sous la pâle clarté de la lune, il relut...

"A boire !" murmuraient autour de lui les mourants, tordus par une convulsion suprême, tandis qu'au fond du ravin deux chevaux blessés hennissaient lugubrement et essayaient d'entraîner la prolonge à laquelle ils étaient attachés.

"Et je t'écris près du cher ange, tandis que la lampe éclairait son visage rose et qu'il te sourit en rêvant. Ah ! mon ami, reviens vite : les capucines grimpent vers le toit, tout sourit dans le jardin, et maman et bébé regardent chaque jour sur la route pour voir si tu n'apparais pas dans le soleil avec le ruban rouge sur la poitrine et des franges d'or à chaque épaule. Ce sera bientôt fini n'est-ce pas ?"

Un sourire plissa la face éteinte du lieutenant ; il y avait dans cette contraction de l'ironie et du désespoir ; puis la main se crispa, et tandis que l'œil restait grand ouvert, interrogateur vers le ciel, un froid glacé monta lentement.

Le brouillard arrive bleu et glissant à travers les arbres, une longue bande blanche indique le cours de la Sauer. Sur le champ de bataille, le gémissement est devenu plainte, la plainte râle. C'est la fin.

* *

Entre deux ceps de vigne, à moitié couvert par les pampres, le lieutenant reste étendu, tenant encore dans sa main glacée le petit carré de papier blanc.

Déjà apparaissent à l'horizon les fossoyeurs ailés, plus terribles encore que les maraudeurs. Ils ac-

courent sentant la mort, flairant le cadavre. C'est un vol noir de corbeaux, ils s'arrêtent, hurlant au-dessus de l'hécatombe humaine, et tournoient lentement, chacun semblant choisir sa proie. Puis, d'un coup brusque, le vol entier s'abat avec un autre, avec des airs curieux et des terreurs brusques devant quelques turcos qui remuent encore. C'est la revanche des bêtes.

Et le cri se prolonge, effaçant tout autre bruit sous son hurlement sinistre. Koa ! Koa !

* *

Le corbeau ! Il est noir : l'œil de jais s'illumine sous sa tête intelligente, la queue a un hochement singulier et, à le voir fantaisiste dans sa besogne macabre, il semble que ce n'est plus là un animal vulgaire, mais quelque création d'Edgard Poe que le fatal génie des batailles a animé de son souffie.

Et il volette d'un cep à l'autre, indécis dans le carnage, repu peut-être et ne voyant dans ces cadavres qu'une mise en scène curieuse, qu'un amusement de plus. Mais le voilà qui s'acharne après une boucle dorée, désireux d'emporter ce quelque chose qui brille, obsédé par ce miroitement, hypnotisé par cette lueur, et comme l'aiguillette résiste, il grimpe, familier, sur la poitrine inerte, et avise entre les doigts crispés, la lettre blanche, missive suprême que le lieutenant relut avant de mourir.

Et alors, avec des airs de bête sauvage, semblant prendre au sérieux son rôle cruel, le corbeau s'acharne après la feuille blanche, la déchiquette à coups de bec, et, comme en légers flocons de neige, livre à la risée du vent l'amour de la femme maintenant veuve, l'espoir du bébé aujourd'hui orphelin.

Z.

LA CAPTURE D'UNE MAITRESSE D'ÉCOLE

—Oui, dit Jacques, en se jetant aux pieds de la jolie maîtresse d'école, je vous aime et j'irais au bout du monde pour vous.

—Vous ne pouvez pas aller au bout du monde pour moi, Jacques. Le monde ou la terre, comme on est convenu de l'appeler, est ronde comme une boule et légèrement aplatie vers les deux pôles. L'une des premières leçons des éléments de la géographie est consacrée à la forme du globe. Vous devez avoir étudié la géographie quand vous alliez à l'école.

—Sans doute, mais...

—Et ce n'est plus une théorie. Les navigateurs qui ont fait le tour du monde ont établi cela comme un fait.

—Mon Dieu, je le sais bien. Mais je voulais vous dire que je ferais n'importe quoi pour vous plaire. Ah ! chère Félicité, si vous saviez le vide douloureux...

—Le vide n'existe pas, Jacques. La nature a horreur du vide ; mais en admettant qu'il y eût une chose semblable, comment se fait-il qu'il y ait une douleur dans le vide dont vous parlez.

—Je voulais dire que ma vie sera triste sans vous ; que vous êtes ma pensée de tous les jours et mon rêve de toutes les nuits. J'irais partout pour être avec vous. Si vous étiez en Australie ou au pôle nord, je volerais vers vous. Je...

—Voler ! Il s'écoulera encore un siècle avant que l'homme trouve les moyens de voler. En supposant qu'il fut possible de triompher des lois de la gravitation, il resterait toujours la difficulté de maintenir l'équilibre.

—Eh ! bien tant qu'à l'équilibre, je dois vous dire que j'ai à la banque une somme suffisante pour le maintenir—sans voler, et que je veux vous avoir pour ma femme, là !

—Oh ! alors, Jacques, c'est une autre affaire et je...

Laissons tomber le rideau.

Carnet d'un philosophe humoriste :

"Farceuse de langue française, qui prétend que le verbe *se marier* est un verbe réfléchi !"

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 14 FEVRIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

—J'habite une petite maison, à l'entrée du bourg de Souesmes. Mais là, on me connaît encore sous un autre nom. Un monsieur pour qui j'ai fait des courses, des commissions, m'a appelé Saucisson. Saucisson à pattes, qu'il a dit... alors, si vous avez besoin de moi, demandez Saucisson dans le pays, on ne se trompera point.

Il fallait utiliser immédiatement cette rencontre. Fédor mit le poney au pas.

Les gendarmes n'étaient plus à craindre.

Et Saucisson pouvait sans doute à l'instant même lui fournir les plus précieux renseignements.

IV.—LES EXPLOITS DE PORTHOS

Terrible, la vieille fille qui n'a ni chat, ni chien, ni serin, ni perroquet.

Mlle Henriette Dementières était dans ce cas. Elle n'aimait personne et, en outre, elle n'avait d'attachement pour aucune bête.

Morigéner, surveiller, tyranniser sur les domestiques et les ouvriers qu'elle employait pour cultiver le jardin et les terres du domaine de Vernon, cela suffisait haut la main à remplir sa vie.

Mais depuis que sa belle-sœur était confiée à sa garde, son existence se trouvait singulièrement occupée.

M. Dementières pouvait aller de Souesmes à Boursac, où des travaux d'exploitation réclamaient sa présence, et dormir le reste du temps sur ses deux oreilles ; sa sœur veillait.

Et où trouver un gâteau pour ce Cerbère, où la flûte de Mercure pour cet Argus ?...

Le mot "impossible" n'étant pas français, il faut tout au moins avouer que ce n'était pas chose commode.

Néanmoins, la triple cuirasse de la demoiselle Henriette comptait plus d'un défaut.

Entre autres péchés mignons, la vieille fille était gourmande et excessivement rapace.

Et c'étaient des discussions sans fins, d'interminables marchandages, toutes les fois que les gens du pays venaient lui apporter du gibier, ou du poisson, dont elle se montrait très friande.

Il pouvait être neuf heures du matin, deux jours après les événements qui précèdent.

Mlle Henriette était assise dans la salle à manger, près de la fenêtre, tandis que la pauvre Marcelle, ayant entre les mains un ouvrage de crochet auquel elle n'apportait aucune attention, levait constamment les yeux pour apercevoir un coin du ciel bleu, par-dessus le mur de la cour qu'elle avait en face d'elle.

La cloche de la porte d'entrée résonna.

Mlle Dementières posa sur ses genoux son éternel tricet et son premier regard se porta sur sa belle sœur.

La servante ayant été ouvrir, revint en disant :

—Mam'zelle, c'est Jules Touzy.

Il ne pouvait y rien avoir de commun entre Touzy et la jeune femme confiée à sa garde. Néanmoins, Mlle Henriette répondit d'un ton rogue :

—Qu'est ce qu'il veut ce garnement ? On n'a pas besoin de lui ici.

—C'est ce que je lui ai dit,—la servante avait a leçon faite,—mais il apporte des truites....

—Et des belles, mademoiselle.

Touzy, un panier au bras, venait de montrer sa

tête goguenarde par l'entre-bâillement de la porte de la salle à manger.

—Qui t'a permis d'entrer ici ?—fit Mlle Henriette, toute rouge de colère.

—Pas d'offense, bonnes gens, pas d'offense,—répliqua le petit boulot,—avec son malin sourire sur les lèvres.... Faut-il pas que je vous les montre ces bêtes ?... Du beau poisson du bon Dieu !... gras, fondant.... toutes saumonées, mam'zelle.

Et Jules Touzy découvrit effectivement une demi douzaine de superbes truites montrant leur robe tigrée au milieu de l'herbe verte qui leur servait de litière.

—Où as tu volé ça, bandit ?...

—Ah ! mam'zelle.... je ne les ai point volées, je les ai bien prises, même que j'y avons passé la nuit.... Et l'eau n'est point toute chaude passé minuit.

—Les gendarmes te pinceront un jour ou l'autre et ça sera joliment bien fait.

—Et qui est ce qui apportera du beau poisson à cette brave demoiselle Dementières, que tout le monde chérit et respecte dans le pays, moi tout le premier ?

—Te tairas tu, bavard !... Toutes ces flagorneries là c'est pour me faire payer les truites dix sous de plus par livre.

—Oh ! si on peut dire !

—Allons ! combien ton poisson ?

—Comme toujours, mam'zelle, trente-cinq sous la livre....

La vieille fille poussa les hauts cris.

—Hors d'ici ! vilain drôle !... Allons ! hors d'ici....

—Combien donc que vous voulez en donner ?...

—Nous ne pourrons jamais nous entendre.

—Dites votre prix tout de même.

—Je ne veux pas en donner plus de vingt sous la livre.

—Vous mettez bien vingt cinq.... Si j'allais les porter au château de Souesmes, on me les prendrait bien sans marchander.

—Va les porter chez le diable et ne remets jamais les pieds ici.

—Bon Dieu, faut pas mentir ! Etes-vous assez agouante !... Puisque je vous dis que c'est pour vous que je les ai pêchées.... là !... Prenez les pour vingt-cinq sous.... Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

C'était un marché superbe.

Mlle Dementières se laissa amadouer.

—Allons, tu es un bon garçon tout de même.... apportes moi souvent des truites.... et des écrivisses.... tu entends.

S'adressant alors à la bonne :

—Françoise, restez ici, je vais lui chercher son argent.

Et Mlle Henriette, courant aussi vite que le lui permettait son embonpoint, monta quérir de la monnaie dans sa chambre.

Marcelle, on le comprend sans peine, n'avait attaché aucune attention à tout ce marchandage.

Cependant, comme c'était un être humain autre que l'horripilante géolière sans cesse attachée à ses pas, ses yeux, malgré elle, s'étaient portés sur Jules Touzy.

Et, à diverses reprises, elle avait cru remarquer que, de son côté, le petit boulot lui lançait des regards coulants comme une anguille.

Et cela, toutes les fois que la vieille fille avait la tête tournée d'un autre côté.

Maintenant que Mlle Henriette était sortie, Jules Raisin, voyant Françoise occupée à transvaser les truites dans un plat, lui adressait un signe d'intelligence.

Non, elle ne se trompait pas.

Ce petit œil bridé, rusé, malin, s'adressait bien à elle et voulait évidemment lui dire quelque chose.

Et voyant qu'elle ne comprenait pas assez vite, le petit homme lui adressa la parole :

—Vous n'avez pas regardé mes truites, ma bonne demoiselle ?

—Madame est la dame de M. Dementières,—fit la Françoise.

—Pardon, n'y a pas d'offense. Vous n'avez pas admiré mon poisson, ma bonne dame.... C'est rouge, c'est bleu, c'est luisant.... On dirait que c'est tout "fait d'or", ces bestiaux-là....

Ah ! le cœur de Marcelle n'avait fait qu'un bon.

Elle avait compris l'horrible jeu de mots.

La consonnance "Fédor" lui était allée jusqu'à l'âme.

Et elle se leva pour admirer les truites.

En passant, elle frôla Jules Raisin.

Françoise était de l'autre côté.

Jules Raisin n'avait pas perdu de temps....

Il lui avait glissé un petit papier dans la main.

Marcelle vint se rasseoir à sa place en disant d'un ton indifférent :

—Oui, elles sont réellement très belles.

Il était temps, Mlle Henriette, essoufflée, apparaissait sur le seuil de la salle à manger.

Elle jeta un regard plein de défiance à sa belle-sœur.

Celle-ci avait les yeux attentivement fixés sur son crochet.

Malgré elle, elle sentait le sang lui affluer au visage.

La faute en était à ce bienheureux billet qu'elle avait glissé dans son corsage et qui la brûlait jusqu'aux moelles.

Un immense sentiment de bonheur inondait tout son être.

Les souffrances qu'elle venait de subir, celles qu'elle subissait encore, tout cela s'envolait à tire-d'aile.

Fédor !... Fédor !...

Elle murmurait ce nom avec délices.

Sa blessure avait donc été légère.

Et il n'avait pas renoncé à sa tâche !

La sauver, la rendre libre, il le voulait toujours !

Avec quelle promptitude n'était il pas parvenu à découvrir ses traces, sa retraite !

Il était là, à quelques pas d'elle, sans doute !...

Quelle joie !...

Elle fut arrachée à son enivrante rêverie par la voix aigre de Mlle Henriette.

—Devenez-vous sourde,—disait l'horrible vieille fille,—ou avez-vous bientôt fini de penser à la Russie ?

—Que désirez-vous, mademoiselle ?

—Vous n'avez pas entendu que je vous appelais. Mon frère rentre.... Nous allons déjeuner.

S'adressant au braconnier qui, cette fois, ne se décidait pas assez tôt à quitter la place :

—Toi ! tourne-moi les talons et file.... Tu m'as compris !... Tu as ton argent !... Plus vite que cela

Ah ! qu'elle fut longue cette journée !... qu'elle se traîna interminable.

Le papier était toujours là, contre sa chair, et, à chaque mouvement, Marcelle en sentait les délicieux froissements.

Mais que de précautions ne devait-elle pas prendre, un craquement, le plus léger bruit.... et tout était perdu.

Cette harpie se serait ruée sur elle, lui aurait arraché le bienheureux billet !

Mais en pareille occurrence, les femmes ont toutes les patiences, possèdent toutes les adresses.

Marcelle attendit jusqu'au soir, sans sortir le petit papier de sa cachette.

Et lorsqu'elle se trouva dans son lit de pensionnaire, elle le tenait pressé contre sa poitrine, attendant le sommeil de la vieille fille qui, ce soir-là, arrivait plus tard que de coutume.

Mangeant copieusement à son dîner, la châtelaine de Vernon dormait d'un sommeil lourd, plein, bruyant.

—Je dors comme un enfant,—répétait elle souvent.

Et Marcelle bénit alors les sonores ronflements qui lui avaient déjà causé des insomnies cruelles.

Enfin les yeux de la vieille fille vacillèrent.

De son lit Marcelle apercevant les lourdes paupières qui battaient, luttant contre le sommeil et finissant par se clore hermétiquement.

Elle attendit encore.

Mais lorsque les ronflements se firent entendre, bruyants, prolongés, réguliers, elle se glissa à bas de sa couche, rampa jusqu'à la veilleuse et à sa lueur tremblotante, elle lut ces quelques lignes qui la laissèrent en proie à la plus délicieuse des émotions :

"Grâce au ciel je vous ai trouvée. Je sais où vous êtes, séquestrée, malheureuse, torturée.... mais je suis auprès de vous ! je veille, j'épie. Que ferai-je pour vous délivrer ?... Je ne le sais pas

encore. Mais ma vie n'a qu'un but désormais : vous arracher des mains de ceux qui osent vous rendre malheureuse ! Vous pouvez avoir toute confiance dans le porteur de ce billet.

— J'ai été assez heureux pour rendre un léger service à ce brave garçon et il en est reconnaissant. Si vous sortez, même accompagnée, vous descendrez sans doute jusqu'à la Sauldre. Regardez les roches qui se trouvent de l'autre côté du parc. Je serai là... caché au milieu des branches... prêt à répondre à votre premier appel... Cependant, il ne faut rien brusquer. Prenez patience. Je ne vous écrirai plus par la même voie. C'est trop dangereux. Je trouverai autre chose.

— Dites vous surtout que je suis voué à vous, que rien ne me rebuttera, dites-vous que ma vie tout entière vous appartient. Ne me remerciez pas surtout... Jamais je n'ai été heureux comme je le suis aujourd'hui.

— FÉDOR. —

Sans doute, dans ce billet, le mot amour n'était point prononcé.

Mais n'était-il pas virtuellement écrit entre chaque ligne ?

Marcelle ne le comprit pas ainsi, cependant.

— M'aime-t-il ? — se demanda-t-elle, alors qu'après avoir lu et relu ces lignes ferventes, elle regagnait avec la même précaution sa couche. — Si jamais il ne m'aime pas, que ferai je de ma liberté ? Restait à cacher le billet.

Elle ne pouvait le porter constamment sur elle. Le brûler ?

Mlle Henriette n'eût-elle point été réveillée par la fumée.

Et les cendres accusatrices ?... .

Marcelle prit le parti de le réduire à son plus petit volume et de peletonner sur lui tout le fil de son crochet.

Le reste de la nuit se passa, pour elle, sans qu'elle pût trouver le sommeil.

Et le lendemain, tout le long du jour, elle fut nerveuse, agitée.

— Il faut pourtant que je demeure maîtresse de moi-même, — se répétait-elle, — autrement ils vont finir par s'apercevoir de mon émoi.

Déjà, à diverses reprises, M. Dementières l'avait regardée avec persistance.

Un nouveau soupçon naissait dans son esprit.

Mais c'est qu'aussi elle avait le ciel dans les yeux.

Le petit parc de Vernon, tout clos de haies vives, descend en pente douce jusqu'à la petite Sauldre.

La sinueuse petite rivière, rapide comme un torrent, lorsque les eaux sont hautes, roule des flots diaprés au milieu de roches verdies, de bancs de gaëllons et de touffes de glaëuls.

Devant le parc, la rivière est violente, profonde.

La propriété est donc suffisamment gardée de ce côté.

Aussi, après son déjeuner, quand le temps le permettait, Mlle Dementières venait elle volontiers se promener jusqu'au bord de la rivière.

Bien entendu, depuis son arrivée à Vernon, Marcelle était obligée de suivre partout son affreux chaperon.

Elle le faisait sans se plaindre, sans même formuler une observation.

Que lui importait !

Mais ce jour-là, il faisait beau, par bonheur ; elle se laissa conduire au bord de l'eau en essayant de conserver sur sa physionomie l'air ennuyé et dédaigneux qui s'y montrait à poste fixe.

Fédor avait dit vrai.

De l'autre côté de la rivière, surplombant des roches moussues, se dressait un taillis d'aunies et de troènes.

Et à travers les branches entrelacées, derrière le rideau des boutons sortant tout verdoyants de leurs gaines, elle entrevit une forme humaine, indécise, une ombre qui ne fit qu'apparaître et s'effaça aussitôt.

C'était lui !

C'était Fédor !

En tremblant, Marcelle leva les yeux sur la vieille fille.

Celle-ci était en éveil.

Son oreille avait été avertie par un froissement de brindilles.

Toujours est-il qu'elle sonda le taillis d'un œil méfiant et dit d'un ton sec à sa belle-sœur :

— Rentrons.

Marcelle put voir avant le dîner M. Dementières et Henriette en grande conférence.

Il devait être question de la recluse.

Mlle Dementières parlait avec animation.

Marcelle ne se trompait pas.

Henriette avait adressé un signe à son frère et l'attirant à quelque distance, elle lui avait demandé :

— Es-tu bien sûr que personne ne rôde dans les environs ?

A cette question nettement posée, M. Dementières était devenu livide.

— Oh ! — fit-il en grinçant des dents, si c'était vrai ! — S'il avait retrouvé notre retraite.

Puis brusquement :

— Tu as vu quelque chose ?

— Non ! je n'ai rien vu !... il m'a seulement semblé entendre un léger craquement de l'autre côté de la rivière... Mais non, je te le répète, je n'ai rien vu.

— Et elle ?

— Elle ! la misérable !... Elle ne s'est aperçue de rien, j'en jurerais... Toujours sa même indifférence ! Il faudrait la fouetter jusqu'au sang pour lui faire éprouver quelque chose.

M. Dementières hésitait.

— Il m'a semblé ce matin, tandis que je l'épiais à la dérobée, voir luire dans ses yeux un éclair de joie.

— Le crois-tu ???

Le frère et la sœur se regardèrent.

— Oh ! — fit M. Dementières, en brisant sous le talon de sa bottine un petit vase en marjolique qui n'en pouvait mais, — cette situation est intolérable.

— Ne te tourne donc pas le sang comme ça, mon bon Fabrice. Il y a des moyens bien simples de se protéger contre ce mirliflore, si — ce que je ne suppose pas, je commence par te le dire, — il continuait ses poursuites criminelles.

— Que ferons-nous ? car, en vérité, ma tête éclate.

— Ce que nous ferons ?... Mais nous avons pour nous la loi, le droit. Nous préviendrons la justice, la police, les gen'armes... Et tout millionnaire qu'il est, ce joli monsieur, ça ne l'empêchera pas de coucher en prison.

M. Dementières tomba, plutôt qu'il ne s'assit, sur une chaise.

Les moyens préservatifs énoncés par sa sœur ne lui semblaient pas suffisants.

— Et dire que tu n'as pas un garde ici, pas même un chien pour la nuit !

L'aigreur revint aussitôt aux lèvres de la vieille fille.

— Un chien ! pourquoi pas une meute !... Mais ça mange un chien, un gros chien dévore tout autant qu'un domestique, sans compter l'impôt !... .

— Et je te le paierai, le chien, son pain, l'impôt !

— Si tu t'en charges, je ne dis pas... mais où aller chercher un chien féroce ?

— Une bête dangereuse.

— Enragée !... .

— Qui mettrait en pièce et étranglerait tout net ce misérable, s'il se permet de venir rôder la nuit autour de cette maison.

Dévoré vivant ! A la pensée qu'elle pourrait peut-être assister à ce palpitant spectacle, Henriette s'en pourlécha à l'avance les lèvres.

A cet instant Françoise entre bâilla la porte.

— Mademoiselle, Touzy est là, il apporte des écrevisses.

— Sont-elles belles ?

— Superbes !

Et Jules Touzy pénétra cette fois encore dans la place.

Mais Mlle Dementières le tint à distance de Marcelle.

A peine l'envoyé de Fédor put-il adresser un clinquant d'œil à la jeune femme. Il se sentait tellement observé !

Naturellement, Jules Raisin livra à la rapace Henriette les écrevisses pour le prix que la vieille fille voulut bien lui faire.

Ah ! si elle avait su que les écrevisses, venues

en droite ligne de la Meuse, avaient été envoyées en gare de Salbris à M. Jean Noris par la maison Chevet !

L'incomparable complaisance de Tousy désarmait à son égard Mlle Henriette.

— Où les as-tu trouvées, ces écrevisses ? — demanda Mlle Henriette

Jules Raisin, comme bien on pense, ne demandait qu'à causer.

Et il commença une interminable histoire, un drame, pour expliquer de quelle difficile façon il s'était procuré ces crustacés de premier choix.

Mlle Henriette semblait l'écouter avec intérêt.

Au vrai, elle pensait à toute autre chose.

Coupant la parole à Jules Raisin au milieu de cette narration dont l'imagination de celui-ci faisait tous les frais :

— Tu ne connaîtrais pas un chien à vendre ?

— P'tet'ben qu'si, mam'zelle.

— Un chien très méchant.

— Mauvais... .

— Féroce !

— Je crois qu'il y en a un qui a été laissé pour compte à Bretigny-sur-l'Aire, un qui fera tout à fait votre commission.

— Et il est méchant ?

— B'nn'es gens ! Il en a déjà goûté de deux ou trois, c'est pour ça qu'on ne veut plus même le garder.

— Alors, je l'aurai pour pas cher.

— Dame ! je ne sais point. Les gens qui le vendent, ils voudront p'tet'ben quelque chose pour eux... .

— Enfin, tâche de l'avoir pour pas grand prix. Je te donnerai une pièce.

— Je ferai comme pour moi, mam'zelle.

Et Jules Tousy ayant employé inutilement tous les moyens de se rapprocher de Marcelle, se décida à quitter Vernon, en disant :

— Je vas partir aujourd'hui même pour Bretigny, et à demain, après demain au plus tard.

Il ne revint que deux jours après, deux jours qui semblèrent éternels à Marcelle, deux jours qui s'écoulèrent à Vernon sans aucun incident notable.

M. Dementières était parti le matin même pour Boursac.

Jules Raisin se présenta sur les dix heures.

Il savait qu'à cet instant Mlle Dementières donnait le dernier coup d'œil aux casseroles où cuisait le déjeuner, et qu'entre la salle à manger et la cuisine elle serait dans la nécessité d'aller et venir.

— Prenez garde !... Prenez garde ! — cria Touzy après avoir franchi la porte cochère, — Prenez garde, fermez tout... C'est qu'il n'est pas commode, non !

Et il apparut, tenant en laisse un magnifique dogue danois de la plus forte taille.

Bleu ardoise, avec les oreilles taillées en pointe, les yeux clairs comme la porcelaine irisée, il était réellement superbe !

Jules Raisin ne semblait pas maître du dogue, qui le traînait ça et là, si bien que tous les deux pénétrèrent dans la salle à manger, où Marcelle se tenait à la place qu'elle avait adoptée.

— Il va tout briser, — s'écria Mlle Henriette, en se plaçant entre Jules Touzy et Marcelle.

— Eh ! non, mam'zelle, je le tiens, il ne cassera rien.

— Fais-le sortir.

— Je veux ben, j'veux ben.

Mais le dogue n'obéit point.

Il tira brusquement sur sa corde, et s'en fut se coucher aux pieds de Marcelle.

— Hors d'ici, — fit Mlle Henriette, — hors d'ici ! allons ! houcht.

Le molosse ne remua point ; mais il fit entendre un grognement sourd et découvrit des crocs d'une longueur terrifiante.

— Oui, oui, — et la vieille fille se retirait prudemment, — il est excessivement méchant... c'est bien cela qu'il faut ici. Cet animal là étranglerait d'un coup de dent tout individu qui viendrait rôder autour de la maison.

— Ah ! ça ben sûr, mam'zelle... Et il n'en aurait pas pour longtemps.

— Combien en veux-tu, demanda Mlle Dementières ?

— Ah ! dame, c'est une belle bête... Et mau-

vais comme vous le voulez... Cinquante francs, c'est y de trop ?

—Rèmmène-le.

—Vous êtes-ty donc vilaine, vilaine... Ah ! mais oui.

—Rèmmène-le.

—Voyons, combien voulez-vous ty en donner ?...

—Vingt francs.

—Et ma course ?...

—Vingt francs et quarante sous pour toi.

—Mettez la pièce ronde pour moi... et ça y est, je vous laisse la bête. Et le collier... rien que le collier... qui vaut bien six francs. Un beau collier...

Jules Raisin se rapprochait du dogue, en guignant Marcelle en dessous.

Et il insista :

—Un collier large, tout neuf ma foi, que lui avait mis son premier maître. Le nom du chien est dessus. J'ai fait mettre "Vernon" en dessous, à Brétigny. Ça m'a bien coûté dix sous de plus...

Instinctivement Mlle Dementières était venue se placer entre Marcelle et Jules Raisin.

Le dogue, au mouvement de la vieille fille, avait fait encore entendre un sourd grognement.

—Comment se nomme-t-il, ce chien,—demanda-t-elle ?

—Attendez donc, un drôle de nom... Il n'y a qu'à voir sur le collier, mais je ne sais pas lire.

Mlle Henriette n'était pas tentée de porter la main au cou du molosse.

—Oui,—poursuivait Jules,—un drôle de nom. Il s'appelle Porthos. C'est cocasse, pas vrai ?

—Ah ! tu trouves.

—Dame ! Ce chien-là, il porterait bien à son collier ou à sa gueule un paquet, un journal, une lettre, un enfant... Mais un os !... Donnez lui voir un peu un os, vous verrez comment il le porte !... C'est tout pareil à moi comme je porte un verre de vin quand on me l'offre.

Mlle Dementières fit la sourde oreille.

—Une petite goutte, tout au moins, mam'zelle. Vous ne savez pas comme ça donne soif de conduire un chien.

—Rien du tout, ivrogne. Voilà ton argent... File...

—Voulez-vous des truites pour demain ? Je tâcherai de vous en prendre.

—Non, pour après demain. C'est vendredi.

Jules Raisin coula un grand regard désolé à l'adresse de Marcelle, il ne pouvait pas plus et fut reconduit au delà de la porte par l'affreux cerbère. Marcelle se pencha vivement.

—Porthos !... mon bon Porthos !—fit elle en flattant le chien de la main.

Porthos leva vers elle son énorme tête, la regarda de ses yeux clairs, et vint la flatter en remuant la queue.

Porthos n'était évidemment pas méchant pour tout le monde.

Il avait, tout comme une personne, ses sympathies et ses aversions.

Prestement, Marcelle passa ses doigts fuselés sous le collier du chien.

Elle sentit la corne d'un papier sortant d'une petite gaine.

Elle l'attira vivement et le cacha comme le premier.

Tout marchait à souhait, en dépit de Mlle Henriette et de son frère.

Quant à Jules Raisin, il filait grand train par la traverse, sans tourner la tête, sans s'arrêter et aussi vite que lui permettait sa jambe en retard.

Arrivé à un quart de lieue de Vernon et au moment où il cheminait la tête basse, un homme, d'un saut violent, franchit l'une des haies encaissant le chemin creux et vint bondir à ses pieds.

C'était Fédor.

Fédor, vêtu d'une grande blouse bleue, la tête couverte d'un chapeau de feutre, Fédor déguisé, méconnaissable.

Personne, à coup sûr, n'eût reconnu le comte Stroganof sous cet accoutrement.

—Ah ! ben ! Vous m'en avez fait une peur !—s'écria Jules Raisin.—Eh bien ! Tout marche. Le chien y est. Même qu'il a grogné après la vieille. Et voyez la malice des bêtes, il est allé tout dré s'asseoir auprès de la jeune dame.

—Brave Porthos !

—Mais qu'elle est agaçante, cette vieille fille hors d'âge ! Elle ne me quitte pas des yeux... Bonnes gens, si j'avais une femme comme ça, je lui tannerais-ty la peau avec plaisir !

—Et Porthos, où sera-t-il ?

—Pas dans la cour, c'est sûr. La cour est fermée. On l'attachera ou on le lâchera dans le parc. Et il vous laissera bien venir à lui sans crier.

—J'en suis certain.

—Alors vous pourrez faire savoir à la dame pour quel moment ?

—Evidemment.—Mon brave Jules, je te remercie de ton concours.

—Et vous, monsieur Noris, vous ne m'avez donc pas rendu service !

Tout en parlant, Jules Raisin se grattait l'oreille. La demoiselle m'a donné vingt francs d'une part pour le chien.

Fédor se mit à rire.

—Il vaut cinquante louis, haut la main.

Plus cent sous de pièce pour moi.

—Garde-les, et tu le sais bien, je te l'ai promis, tu en auras d'autres.

—Et puis, si le coup réussit, vous m'enverrez ailleurs. Parce que la police et les gendarmes, je ne tiens pas à avoir des rapports avec eux.

—Je te l'ai promis... Et maintenant, les deux pièces de bois ?

—Je les ai menées dans le tsillis cette nuit même, avec une voiture à baudet.

—Tu as bien pris les dimensions ?

—Je vous le promets... je les ai essayées.

Et personne ne t'a vu ni entendu ?

—Personne.

—Alors, à demain, il ne faut pas qu'on nous voit ensemble.

—Ah ! nous ne rencontrerons personne à c'theure... En tout cas, à demain.

Et Fédor franchit de nouveau la haie, tandis que Jules Raisin poursuivait sa route...

Marcelle avait lu le billet.

Fédor l'assurait une fois encore de tout son dévouement, lui donnait bon espoir et bon courage. La délivrance était proche.

Il demandait une réponse, un mot, un seul, afin qu'il pût savoir si elle avait bien reçu la seconde lettre.

Marcelle devait glisser sa réponse dans le collier. Fédor saurait bien retrouver Porthos.

Ecrire ! Fédor en parlait bien à son aise !... Comme on pense, la demoiselle Henriette ne laissait traîner ni papier à lettres, ni encre, ni plumes ni crayons.

Mais il n'est jamais fermé cet éternel chapitre : "Comment l'esprit vient aux filles !" Et, Beaumarchais l'a dit, pour donner de l'esprit à la plus sottie, il suffit simplement de l'enfermer.

Marcelle était d'une supérieure intelligence.

Elle eut bien vite trouvé la plume qui lui manquait.

Une simple aiguille piquant à petits points une bande de journal.

C'était bien simple.

Elle profita du moment où Mlle Dementières surveillait ses casseroles pour écrire ces simples mots :

"Reçu, merci, espoir."

"MARCELLE."

Et le billet fut glissé dans la pochette du collier de Porthos.

Ce dernier se laissait cajoler par la jeune femme. En quelques heures il l'avait prise en affection. Il se couchait à sa parole. Et Marcelle éprouvait un réel bonheur à caresser sa tête soyeuse.

Porthos, n'était ce pas quelque chose de Fédor !... Tout en vaquant à ses occupations, Mlle Henriette ne perdait pas de vue son objectif.

Il fallait employer tous les moyens pour empêcher Fédor Stroganof ou tout autre de s'approcher de la tour où était enfermée la prisonnière.

M. Dementières rentra fort tard pour dîner.

Et alors son excellente sœur lui communiqua le projet qu'elle allait mettre aussitôt à exécution.

—J'ai pensé, beaucoup pensé, pendant que tu n'étais pas là, mon bon Fabrice, et j'ai trouvé le moyen de savoir si l'on vient rôder autour de la maison. Une fois que tout le monde sera couché, que tu ne sortiras plus, Joseph, le jardinier, donnera un coup de rateau jusqu'à l'entrée du parc. Tu le vois, c'est bien simple.

Marcelle frémit.

Certainement, le lendemain matin, on relèverait la trace des pas de Fédor.

Porthos allait être laissé libre dans le parc fermé d'une haie vive.

Du côté de la cour, Mlle Dementières reconnaissait la première qu'il n'y avait rien à craindre.

Elle vint l'heure du repos, mais cette nuit encore, elle ne sonna point pour la prisonnière.

Il lui sembla entendre les gambades du molosse.

Fédor, le sauveur, était sans doute à quelques pas d'elle.

Et son cœur battit à lui causer une vive douleur.

Le premier soin de Mlle Dementières en se levant fut de faire comparaître le nommé Joseph devant elle.

Joseph lui adressa le rapport le plus rassurant. Le tracé du rateau était intact, sauf la trace des pas de Porthos.

Ce dernier, sitôt les portes de la maison ouvertes, vint faire grande fête à Marcelle et grogna encore en passant à côté de la vieille fille.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTO RAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

L'Hon. G. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th st. }

Au Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'émorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servit à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecine

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise le système intestinal, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

GUÉRISON IMMÉDIATE

DU RHUME DE CERVEAU, DES NÉURALGIES ET DES MIGRAINES PAR L'ANTI-CORYZA DU DR ED. MORIN

De tout temps et à l'aide de nombreux remèdes, on a cherché le moyen d'arrêter et de guérir le Rhume de Cerveau (Coriza) non seulement à cause des ennuis et de la souffrance qu'il occasionne, mais aussi pour éviter les affections de la gorge et les rhumes de poitrine qui en sont les suites inévitables.

L'Anti-Coriza est le premier et le seul remède qui le guérissent d'une manière certaine et rapide, et sa merveilleuse efficacité lui a valu une grande renommée.

Cependant, ce n'est pas le seul bienfait que l'on retire de cette heureuse découverte : employé contre les Névralgies de la tête et la Migraine, il les calme d'une manière très prompte.

L'Anti-Coriza Morin se prise comme du tabac. Est vendu dans toutes les pharmacies. Pour le Gros, s'adresser chez MM Lyman, Knox & Cie., 376 rue St-Paul, Montréal.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marioulette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Chatherine.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quarts et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

PISO'S CURE FOR
Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies.
CONSUMPTION

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fleurs blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'amaigrissements et d'épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entreprenant chimiste parisien a tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la Cie des Poudres Orientales.

UNE BOITTE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITTES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées franc de port et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales
BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sociétés médicales françaises. Dépôt chez

ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.

SOULAGÉ, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulagé à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats filieux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50c. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

HUITIEME TIRAGE MENSUEL, LE 1^{er} FEVRIER 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque "Ottawa". La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal

Colonne Carsley

AVIS IMPORTANT

Pour la meilleure valeur

Le meilleur fini

Patrons le plus nouveaux

EN VETEMENTS DE PETITS GARÇONS

Venez directement
Venez directement
Venez directement
Venez directement
Venez directement

Chez S. Carsley
Chez S. Carsley

PRENEZ NOTE DES PRIX

Costumes Jerseys pour petits garçons de 50c.

Costumes Jerseys pour petits garçons de \$1.90.

Costumes Jerseys comprenant habit, pantalon et veste de \$2.25.

Habillments de jeunes gens, habit, veste et pantalons longs de \$3.25.

Petits pardessus pour garçons \$1.30.

Pardessus de jeunes gens de \$3.75.

Gilets Reefer pour petits garçons \$1.38.

N'OUBLIEZ PAS de vous FAIRE DONNER

UN DES PISTOLETS OU FUSILS A FLECHE MOUCHETEE

—AVEC CIBLE—

avec chaque habillement ou pardessus de petits garçons à \$3.00 ou plus.

Tous bons
Tous bons
Tous bons
Tous bons
Tous bons

Les vêtements vendus aux prix ci-dessus sont tous bons.

PLUS BELLES MARCHANDISES

Nous gardons toujours un assortiment de marchandises des plus belles qualités.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

HABILLEMENTS ETON

Habillments Eton de toutes grandeurs pour petits garçons.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

PIANOS I PIANOS!

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelssohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., ex un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.

Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues

Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE
Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville Québec.

VENTE SPECIALE

—DE—

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHUELTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU
1637, rue Notre-Dame, Montréal.

VOYEZ

GUIMOND

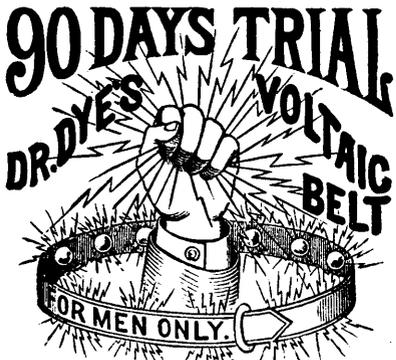
Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address

VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

THIS PAPER may be found on the 25th Dec. at the following Bureaux: (10) Rowell & Co's Newspaper Ad Contract may be made for the NEW YORK

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre.
No 62, rue St-Jacques, Montréal

EXCELLENTS POTAGES.



En boîte et bouteilles, tout préparées, prêts à servir.— Concombre, Julienne, printanier, bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En boîte de demi-livre. Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiciers du Canada. Échantillons envoyés franco contre 25c pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres postes.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCAIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les Pellicules. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme parfumée et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un séchant et un tonique. Cette préparation est d'un plus exempté de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY

Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 118, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

Librairie française

252 1/2, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
Boston, Portland, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
Detroit, Chicago, etc., +*8.45 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
St-Anne, Vaudreuil, etc., *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. [*7.45 p.m.
Winchester, *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +*8.15 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
Trois Rivières, *8.25 a.m., *3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et *10. p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.
Ste Rose et Ste-Thérèse—3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p.m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3.15 p.m.
Marrieville, St-Césaire, 5.00 p.m.
[Samedis exceptés. + Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. ‡ Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'État en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. E. Early

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 FEVRIER 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

3,131 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billet complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième, \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisibles.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tri-uncaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres à FAUCONS à l'adresse.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane qui forme partie de la Constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la Constitution de cet État n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'État de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la Constitution de l'État soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

HATEZ-VOUS

de venir profiter des grands avantages que nous offrons durant notre

VENTE ANNUELLE

qui se terminera à la fin du mois.

REDUCTIONS SPECIALES

dans notre département de Manteaux.

GILETS ! GILETS ! GILETS !

Grand choix dans les plus hautes nouveautés.

- Gilets en jersey de \$2.50, pour \$1.25.
- Gilets en jersey pesant de \$4.00, pour \$2.90.
- Gilets en jersey braillés de \$3.40, pour \$2.50.
- Gilets en serge cheviot.
- Gilets en drap caastor.
- Gilets en drap broché de \$11.50, pour \$6.

DOLMANS ! DOLMANS !

Il me reste encore quelques dolmans, réduits à moitié prix et moins.
Prix réduits depuis \$3.75, valant \$7.00.
Dolmans de \$29.00, pour \$10.00.

Pour **ULSTERS** venez chez

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre.

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **P. ET HURON, DETROIT CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tout chemin de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Pour toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand Tronc, à Montréal où à notre représentant

GUERISON PROMPTE

**DES
RHUMES ET DES BRONCHITES**

PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme sur la *Sirup de Terébinthine du Docteur*

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BAEAUVIS**

2848, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la pia-tre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS, LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2848, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

11839



Le Johnston's Fluid Beef

Donne la force et la santé au malade souffrant de débilité ou de dyspepsie et lui sert aussi d'une nourriture des plus stimulantes
ESSAYEZ-LE

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

No 77, rue St-Jacques, Montréal

DISSOLUTION DE SOCIETE

La société existant sous le nom de CHAUSSÉ & MESNARD, architectes, no 77, rue St-Jacques, a été dissoute. M. J. Alcide Chaussé annonce qu'il continue seul les affaires.



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de tous les grands usages. Moutarde Française. Glycérine. Colle forte. Huile d'olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie
10, rue de Bresoles
Montréal

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures— Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.53
Sécurité pour les assurés..... 1,537,296.41

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et priorités de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU
GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5:000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DE TOUT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

LYMAN, FILS & CIE
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts à la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux, L'Asthme, Bronchites, Enrouements, Thumes, Catarrhes, Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expediez aussi franco par la poste sur réception du prix. Adresses :

W. E. CHESTER

61 — rue LaGauchetière, Montréal — 46.

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite..... 5

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Demandez le **Pond's Extract**. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamais.

POUR

- Tous les Maux
- Hémorroïdes
- Contusions
- Catarrhes
- Blessures
- Douleurs
- Brûlures
- Toilette
- Intime

SERVEZ-VOUS DE GRIPPE

POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
78 Fifth Avenue
New York